N° 96 — QUATORZIEME ANNEE — NUMERO D'ETE — AVRIL-MAI-JUIN 1950

le Goéland

feuille de poésie et d'art

CHEMIN DU PHARE PARAMÉ EN BRETAGNE

le Goéland feuille de poésie et d'art

PRIX : 50 FRANCS
ABONNEMENTS
pour 1950 : 200 francs
Etranger : 300 francs
R. C. Saint-Malo 13594
Ch. Postaux RENNES 26726

DÉPOSITAIRES
Yvette et Jeanne Denieul,
« Les Nourritures Terrestres »
Rue Hoche, Rennes
Le Roide, Saint-Malo
Marc Loliée, 40, rue des Sts-Pères, Paris
L'Arc-en-Ciel
17, Rue de Sèvres, Paris
Librairie Celtique
108 bis, Rue de Rennes, Paris

Inexistence du Hasard

★

« Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?... » Il y a des millénaires que ces trois points d'interrogation furent posés devant la création par le premier *homo sapiens*, et malgré les réponses qui nous ont été apportées depuis lors par les philosophies et les religions, il reste au fond du cœur de chacun des mortels un « pourquoi ? » qu'il n'ose pas toujours exprimer, par crainte de démasquer son incertitude, mais qui l'accompagne néanmoins tout au long de sa vie, et qu'il emporte avec lui dans la tombe.

Ainsi monologuait, dans sa langue brutale, le clochard solitaire de Jehan-Rictus, cheminant le ventre creux, par une nuit d'hiver, à travers les rues interminables de la cité qui lui refusait le droit de vivre.

J'sais pas porquoi j'suis sur la [terre
Et j'sais pas porquoi j'men [irai j'...

Terrible parole d'un Pauvre, qui est ici l'ambassadeur de la misère sociale, et à qui sont interdits tous les « confort » : celui du corps et celui de l'âme. Pour lui et ses pareils, la vie est absurde. Et il ne connaît qu'un dieu, dont il procède et dont il a *supporté tous les coups* : le Hasard.

A la fin du siècle dernier, les augures de l'Encyclopédie jugeant cette conception du Hasard comme inadmissible, tentèrent de lui substituer l'idée de Progrès. Mais cette dernière notion ayant été à peu près ruinée par la démence collective dont le Monde semble frappé depuis 35 ans, voici que bon nombre d'intellectuels, rejetant comme périmée l'action possible d'une Providence, admettent à nouveau l'existence du Hasard et de sa constante intervention dans les affaires humaines.

*
**

Toute la question est donc de savoir si nous avons été projetés sur cette planète par l'effet du hasard, ou si au contraire nous sommes reliés par « fil spécial », et à notre insu, avec les lois cachées qui régissent l'Univers.

Dans un ouvrage récent, où ont été rassemblés les écrits posthumes d'Antoine Rougier, ami et disciple du Dr Marc Haven (1), le savant professeur, étudiant ce même problème, fait observer qu'il existe « une catégorie de faits qui sont explicables dans les limites de notre intelligence » (bien que les « causes médiates » restent toujours voilées) et d'autres qui sont les plus nombreux, et dont le mystère nous est impénétrable.

Pourquoi sommes-nous ici plutôt qu'ailleurs ? Pourquoi avons-nous amalgamé notre vie à tel ou tel être, qui s'est détaché pour nous de l'immense multitude des créatures ? A quelle cause précise pouvons-nous attribuer notre attirance pour celui-ci, et notre antipathie pour celui-là ?... Tout semble fortuit, à commencer par les dons de naissance ou la réussite matérielle, et c'est alors que les hommes, pour se tirer d'affaire, ont inventé le mot « hasard ».

Qu'est-ce donc que le hasard ? Nous n'avons pas de meilleur exemple que le jeu de pile ou face ou le « coup de dés » (*l'alea* des Romains) qui sont deux manifestations caractéristiques de ce que l'on nomme le hasard. Il en est d'autres, beaucoup d'autres, notamment la collaboration de deux volontés, qui s'ignorent et qui agissent séparément, à la réalisation d'un même événement ; et l'on songe immédiatement à la rencontre au même croisement de deux automobilistes, dont l'un est parti de Brest et l'autre de Marseille, et l'ensemble d'incidents qu'il a fallu réunir pour aboutir à ce choc mortel.

Le hasard, dont la définition a embarrassé tant de philosophes, serait, en l'occurrence, pour reprendre les termes de l'un d'eux, « *la coïncidence* (imprévue, et d'ailleurs imprévisible) *de deux faits indépendants dans l'ordre de la causalité* ». Mais, comme le remarque très justement Antoine Rougier, cette définition est négative, comme toutes les autres. Car l'essentiel, dans cette définition, n'est pas l'idée de coïncidence, étant donné qu'il y a des infinités de coïncidences sans hasard. « C'est l'idée que les deux faits coïncidant sont sans rapport causal, indépendants l'un de l'autre ». Ce qui nous accule à l'hypothèse qu'il peut exister dans le monde deux séries causales indépendantes, et à la conclusion « que le monde ne comporte pas de point central, car au point central toutes les séries causales se rencontrent et se recoupent nécessairement ». Et Antoine Rougier ajoute : « Nous voici donc en présence d'un dilemme : ou bien le monde est ordonné, et il n'y a point de place pour deux séries affranchies de l'ordre général ; ou bien le monde est un pur chaos, composé de phénomènes rangés en ligne droite, en chaîne d'antécédents et de conséquences, qui se croisent en tous sens, sans origine et sans fin communes... »

Est-il besoin de prouver que la deuxième proposition est insoutenable, attendu que l'hypothèse du chaos universel est en contradiction avec les lois rectrices du cosmos, dont nous percevons, à travers le désordre apparent des phénomènes, les obéissantes lignes de forces, et dont nous pouvons admirer le rythme et la musique silencieuse dans la ronde incessante des astres ?

A coup sûr, pour qui contemple en cette moitié du XX^e^ siècle, les déchirements tératologiques de la race humaine, il est parfois permis de douter de la qualité des ressorts du Monde, et de la continuité des volontés divines. Mais voici que, sous la poussée vertigineuse des inventions qui accentuent le déséquilibre des masses et révolutionnent les données scientifiques, nous sommes arrivés tout d'un coup à une singulière croisée des chemins. Le voile du « Temple » se déchire. Les coups de sonde se multiplient dans un domaine jusqu'ici réservé. De plus en plus nombreux, les gens de pensée se tournent vers les problèmes de l'ésotérisme. Un peu partout on assiste à un foisonnement d'ouvrages, dont l'inspiration est curieusement identique, et dont les conclusions viennent confirmer les prémonitions des poètes. Hier, c'était Raoul Auclair avec son étonnant *Crépuscule des Nations*. Aujourd'hui c'est Raymond Abellio, découvrant après des années de recherches les clés de la science numérale de la Bible (2), en même temps que Gaston Georgel publie coup sur coup *Les Rythmes dans l'Histoire* et *Les Quatre Ages de l'Humanité* (3). Et pour en finir avec le « Hasard », je citerai le beau livre de René Bertrand, *l'Univers cette Unité* (4), où l'auteur ruine définitivement cette conception vide de sens, en exécutant les derniers tenants du « Progressisme ».

Remontant à « Héraclite l'Obscur », dont il ressuscite le génie précurseur, René Bertrand nous montre que le principal « levier d'investigation » de ce philosophe fut « la Triade, ou autrement dit la Loi d'Harmonie des Contraires », à laquelle sont soumis tous les objets de la nature, depuis la plus humble graminée jusqu'au système planétaire des atomes.

Newton un jour se comparait modestement à un « galet devant l'océan inexploré de la vérité ». Mais nous qui en savons plus que lui, comme le dit encore René Bertrand, « nous savons que, dans le galet, la mer tout entière est enclose, car toutes les choses de ce monde sont prises dans les liens de connexion de l'inflexible unité ».

Ces liens de connexion, cette connivence mystérieuse, nous les retrouvons dans l'œuvre d'art, où les pires divagations, que l'ignorance attribue au hasard, restent dominées par un nombre qui relève toujours de l'Unité suprême.

Rien ici-bas n'est fortuit. Rien ne peut sortir *sans cause* « des ténèbres extérieures ». Nous sommes les produits d'une mathématique divine, dont nous ne faisons que pressentir les lois, mais qui nous permet cependant de dire à un poète, porteur, dès sa naissance, du chiffre d'un astre, qui lui fournit ses « gammes » et donne à son destin son sens unique : *Dis-moi quel est ton nombre, et je te dirai qui tu es !*

J.-M. de SAINT-IDEUC.

(1) **Essais philosophiques et ésotériques** (Antoine Rougier) Paul Derain, Lyon, rue Bossuet.
(2) **La Bible**, document chiffré, Gallimard.
(3) Servir, Besançon.
(4) La Colombe.

POÈMES

★

LES BALLONS ROUGES

On s'est connu cils contre cils
dans le cresson des heures claires
nous avions des bonnes tranquilles
le cœur en haut d'un fil de fer

Nous possédions le même square
même Diesel sous nos balcons
le cordonnier chantait le soir
qu'il était beau qu'il était bon

Mais le destin vieux gosse à plumes
s'en retournait au cinéma
voir les peaux-rouges dans la lune
et répéter tous ces trucs-là

Marrons glacés Douleur et menthe
on a perdu un Paradis
ils ont tué ma belle amante
celle qui chantait le samedi

Je rends ma vie à toutes celles
qui canotèrent mes beaux jours
j'ai rendez-vous chez la baleine
avec l'huile de mes amours

O jockey bleu de ma trentaine
mon col marin et mon glaïeul
pose ta joue sur le lichen
de mon amour qui est tout seul.

Jean-Louis BERTRAND.

★★

SOURCE DE SANG

Source de sang, les mots convoitent la démence
Huitre d'astre, le ciel s'incruste dans la nuit,
L'aurore dans nos pas roule jusqu'à l'errance,
Le jour a découpé le monde comme un fruit.

Plus rien d'étonnant ne reste sur nos lèvres
Que l'âcreté du vin dans nos corps saturés,
Une horloge de viande éclate dans la fièvre
Un sablier de sang songe à se digérer.

Notre couche a crevé ses slogans de prière
Révolte, le silence est proche de l'amour
Léproserie d'espoir, permanence de pierre
Nos corps dénoncent nus la carence du jour.

Jean LAUGIER.

★★★

LES TROIS ARCHANGES

Des sept gardiens de l'Eternel
Les trois seuls dont la liturgie
Nous ait donné le nom d'appel
Ce sont les porte-clés du ciel
Et les veilleurs de notre vie

Michel Gabriel Raphaël.

Fils de l'éclair et des orages
Ils sont descendus parmi nous
Et pour leurs humains rendez-vous
Ils ont revêtu des visages.

A tour de rôle ils ont foulé
Le sol de leurs talons d'Archanges
Puis d'un coup d'aile ont regagné
Leurs solariennes phalanges.

Mais avant qu'on perde leur trace
A l'orée des palais de Dieu
Tous les trois à travers l'espace
Gravèrent leur blason de feu

Et parfois un fils de la Terre
Plongeant dans l'abyme étoilé
Voit bouger leurs fronts de lumière
Aux vitraux de l'éternité.

Théophile BRIANT.

ÉPAVES et COQUILLAGES

★

Les Jeux dits de Hasard.

Antoine Rougier, citant le Dr Marc Haven, montre que l'être humain, dont la vie est liée à celle de son milieu « ne choisit pas plus sa place que le rocher. Un homme appelle certains événements autour de lui, comme une crise sociale évoque l'homme nécessaire à sa solution ».

Ce fragment, continue Antoine Rougier, « se rapporte à la divination des numéros sortant à la loterie, dont Cagliostro prouva à diverses reprises la possibilité. Fait surprenant, au regard des connaissances humaines, mais non philosophiquement impossible », car il n'est pas interdit de concevoir un être doué de facultés exceptionnelles ou supra-normales, qui lui permettraient de saisir les rapports de causalité échappant à l'homme ordinaire, et par conséquent de prédire les résultats des jeux dits de hasard « avec autant de certitude que le savant prédit une éclipse ».

C'est le moment de rappeler une page peu connue de Desbarrolles, où le célèbre chiromancien du début du dernier siècle parle des joueurs qui vivent avec l'obscur pressentiment que, derrière les annonces du croupier, il doit y avoir une loi infaillible de l'apparition des nombres, et qu'il suffirait d'en trouver la clé pour ruiner tous les casinos de la terre. Aucun nombre n'apparaît fortuitement. C'est pour avoir pressenti cet ordre caché que les *vrais* joueurs qui ne sont pas des gens légers, sans que l'a fait remarquer Desbarrolles, vivent comme des fanatiques, et, parfaitement capables d'aller jusqu'au suicide, inventent sans cesse des combinaisons et des calculs qui devraient automatiquement les conduire « à la découverte brute, instinctive d'une grande vérité ».

D'ailleurs, ce qu'on appelle communément la « chance » est une sorte de « grâce », une véritable faveur du ciel. Les Anciens, qui l'appelaient alternativement la « Destinée » ou la « Fortune » l'avaient bien compris, en attribuant « les événements singuliers à des puissances rectrices du monde dont la volonté, capricieuse d'apparence, favorise ou défavorise certains individus, en tranchant sur le décor des événements prévus ».

En fait d'« événements singuliers » où la *chance* joue un rôle de première grandeur, en voici un qu'on pouvait lire, il y a quelques années dans un grand journal d'Amérique.

Une famille, voyageant en auto, arrive devant un pont suspendu de je ne sais plus quelle contrée du Nouveau-Monde. Au moment où le père de famille, qui conduit la voiture, va s'engager au-dessus du fleuve, un des enfants demande à satisfaire un petit besoin. Le père refuse, se fâche : la mère insiste... Finalement le conducteur arrête la voiture... Et au moment précis où l'enfant « opère », le pont s'écroule dans un épouvantable fracas, entraînant dans sa chute passants et voitures, sous les yeux de la famille terrifiée, mais sauvée.

Où réside ici le hasard ? C'est un fait en même temps insignifiant et important. Insignifiant par sa cause, important par son résultat puisqu'il arrache une famille à la mort.

On y voit coïncider les trois forces qui gouvernent le monde : le Destin (le besoin de l'enfant), la volonté de l'homme (la décision du père) et la Providence qui s'occupe du reste. Quant au « hasard » disons avec Lacordaire que « ce n'est pas autre chose que le pseudonyme de Dieu, quand Il ne veut pas signer ses œuvres ».

Képler et la Salade de Barbara.

A propos de l'hypothèse du chaos engendrant le monde par une combinaison fortuite, voici une amusante anecdote attribuée à l'astronome Jean Képler, et que rapporte Rébière dans son ouvrage intitulé *Mathématique et Mathématiciens* (1893).

« Hier, raconte Képler, fatigué d'écrire et l'esprit troublé par des méditations sur les atomes, je fus appelé pour dîner et ma femme, Barbara, apporta sur la table une salade. « Penses-tu, lui dis-je, que si, depuis la Création, des plats d'étain, des feuilles de laitue, des grains de sel, des gouttes d'huile et de vinaigre et des fragments d'œufs durs flottaient dans l'espace, le hasard pût les rapprocher aujourd'hui pour former une salade ? — Pas si bonne, à coup sûr, me répondit ma belle épouse, ni si bien faite que celle-ci ».

Le Roi boit.

Dans le livre passionnant que vient de publier aux Editions de la Colombe Pierre Gordon sur *Le Sacerdoce à travers les Ages*, l'auteur, parlant des survivances de l'ancienne théocratie, où le roi se trouvait traditionnellement investi des fonctions sacerdotales, emprunte au Dr C.-K Meek, qui vécut parmi les Jukuns, dans le Nigeria du Nord, vers 1927, cette relation des plus intéressantes sur les chefs sacerdotaux africains.

« J'ai passé cinq mois parmi les Jukuns, écrit le Dr Meek, et je suis arrivé à les connaître assez bien. Le chef était censé entretenir des rapports spirituels très étroits avec ses ancêtres. A cet effet on procédait, chaque matin, à une cérémonie rituelle dans l'enceinte sacrée du palais. Tous les hauts fonctionnaires de la cour devaient assister à cette cérémonie, au cours de laquelle on faisait des libations en l'honneur des ancêtres du roi... Au milieu du jour et à la tombée de la nuit, le chef prenait de la nourriture, et cet acte revêtait lui aussi un caractère rituel. Avant le repas, l'un des fonctionnaires de la cour proférait un cri spécial qui s'entendait dans toute la ville et indiquait aux habitants qu'ils devaient s'abstenir un moment de faire du bruit. Le repas du chef était, en effet, une communion sacramentelle avec la divinité. On disait que le chef était allé écouter la voix des **Grands**, s'il négligeait ces rites ou mentait simplement d'y renoncer, la peur régnait parmi ses sujets ».

Et Pierre Gordon, commentant ces rites africains, en déduit que « la source du pouvoir royal fut la prêtrise, non la magie ». Il y voit également « la noble origine du cri *le roi boit*, qui paraît au premier abord incompréhensible ». D'après lui « ce fut là, au début, une parole liturgique, destinée à prévenir le peuple qu'allait s'accomplir le grand acte communiel, reliant le groupe social au groupe divin ».

Epuisement du Ciel.

Nous avions chargé notre amie Geneviève Chazalviel de nous procurer un ouvrage sur « Le Ciel », plus particulièrement consacré aux corps célestes, et paru, il y a quelques années, aux Editions Larousse.

Geneviève se présente dans une librairie spécialisée du Bd St-Michel, et fait part à un commis de son désir d'acquérir cet ouvrage.

Réponse du commis, après quelques minutes de recherches :

« Tous mes regrets, Mademoiselle, le Ciel est complètement épuisé ».

La Pesanteur et la Grâce.

Dans son dernier livre, *Attente de Dieu*, qui vient de remporter le Prix des Ambassadeurs, Simone Weil, obsédée par l'idée-force qui lui dicta son premier titre *La Pesanteur et la Grâce*, nous rappelle un conte de Grimm, où il y a un concours de force entre un géant et un petit tailleur. Le géant lance une pierre si haut qu'elle met très longtemps avant de revenir tomber à terre. Le petit tailleur lâche un oiseau qui disparaît dans les cieux. Et Simone Weil de conclure : « Ce qui n'a pas d'aile finit toujours par retomber ».

Le Pouce-Pied.

Connaissez-vous cet étrange crustacé, de la famille des « anatifes » que mangent avec délices quelques îliens de l'Atlantique (notamment les habitants de Belle-Ile), et dont la chair, cuite au vinaigre, serait, paraît-il, aussi délicate que celle des écrevisses ?...

Cet animal, qui vit en société, agglutiné la plupart du temps sur des corps flottants ou sur les épaves pourries, est un carnassier pourvu de douze paires de bras et d'une bouche ornée de deux mâchoires particulièrement vigoureuses. Il est petit, et son nom de pouce-pied viendrait de la ressemblance du test de cet animal avec l'ongle du gros orteil.

Beaucoup de légendes courent sur le « pouce-pied », dont « l'œuf », selon certains côtiers, donnerait naissance à un oiseau marin de la famille des *Bernaches* (1) ; mais les scientifiques eux-mêmes restent sidérés devant les particularités de ce mystérieux « cirripède ».

« Les nouveau-nés, écrit un naturaliste, ne ressemblent en aucune manière à leurs parents. Au sortir de l'œuf, **ils n'ont pas de pédicule et nagent librement.** Ils se meuvent même avec beaucoup d'activité. Et comme pour se transporter d'un endroit à un autre, il faut pouvoir se diriger, la Nature leur a octroyé, avec des nageoires très mobiles, un œil très gros, placé au milieu du front.

« Ces nageoires et cet œil n'existent plus chez l'adulte. La locomotion et la vision devenaient inutiles chez un animal « adhérent ».

« Voilà donc une bête dont la larve est, à certains égards, **plus compliquée en organisation que l'animal PARFAIT !** »

Ne trouvez-vous pas que le « pouce-pied » est un étonnant symbole de l'évolution de l'individu syndicaliste dans la société communautaire moderne ?...

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la lettre suivante :

Mon cher ami,

Votre article sur mon livre est marqué au sceau de votre caractère généreux.

J'ai lu ces lignes comme je lis toutes vos chroniques : avec gratitude et ferveur.

De chaque numéro de votre admirable Goéland, jaillissent pour moi des traits de lumière.

Vos écrits, où se dessinent les directions spirituelles que je préfère entre toutes, me font apparaître votre Paramé comme une cité d'Eleusis ressurgie en Bretagne...

Votre ami affectionné

Henry MALHERBE.

LÉON BLOY et LAURENT TAILHADE

(trois lettres inédites)

C'est en 1889, semble-t-il, que Léon Bloy et Laurent Tailhade se rencontrèrent pour la première fois aux soirées de *La Plume*, jeune revue que venait de fonder Léon Deschamps, et qui réunissait l'élite littéraire de l'époque. Le 14 Décembre 1889, Alcide Guérin (comme le rapporte Joseph Bollery, dans son dernier ouvrage sur Léon Bloy (1) amena l'auteur du *Désespéré* dans le sous-sol du café du *Soleil-d'Or*, près de la place St-Michel « où l'on s'entassait deux cents dans un espace tout juste suffisant pour quatre-vingts personnes », et où une jeunesse, enragée de scandale et d'idées subversives, annonçait, avec 60 ans d'avance, les futures caves de l'existentialisme.

Léon BLOY en 1887

Léon Bloy, qui apparaissait pour la première fois, dans ce groupe, s'était déjà fait connaître au *Chat Noir* de Salis par les fulminants *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, et sans attacher trop d'importance au caractère apostolique de son personnage, on s'était empressé de l'étiqueter comme pamphlétaire. Ce fut à ce titre qu'il dut fixer l'attention de Laurent Tailhade, qui siégeait alternativement chez Deschamps et Salis, et qui, tout en ciselant des vers, selon la plus pure formule parnassienne, pratiquait déjà l'insolence et s'était fait parmi les jeunes, un renom de sagittaire.

En plus des goûts naturels que ces deux écrivains manifestaient pour le non-conformisme et la polémique, ils avaient des affinités de race, puisque l'un et l'autre appartenaient par leur naissance aux provinces de Guyenne et Gascogne (2), et revendiquaient même des ascendances espagnoles, la grand'mère de Bloy étant de Saragosse, et Tailhade se disant par ses ancêtres un « Tahalado » d'Ibérie.

Ajoutez à cela que les deux « caballeros » s'étaient trouvés mêlés aux « corridas de toros » que le duc de Veragua venait d'organiser rue Pergolèse. Tailhade était grand spécialiste de « tauromachie », et Bloy avait eu maille à partir avec ce même duc, descendant de Christophe Colomb, qui, ayant fondé un prix de 30.000 pesetas pour récompenser la meilleure biographie sur son ancêtre, avait patronné l'œuvre assez banale d'un avocat américain, de préférence au *Révélateur du Globe*.

Or, un nouveau livre de Bloy, en cours de parution chez Savine, *Christophe Colomb devant les Taureaux*, faisait allusion à ces événements, en s'ouvrant sur une agressive « Notification préalable aux Spadassins du Silence ».

Il ressort des premières lettres qui furent échangées en juin 1890, (et que Bollery publie dans son ouvrage), qu'il y eut une espèce de coup de foudre entre ces deux hommes de combat qui semblaient faits pour se comprendre, en dépit de leurs divergences confessionnelles.

Voici ce que mandait Léon Bloy à Tailhade, le 23 juin 1890 :

« ...Hier soir, le bon Guérin est venu m'apporter votre article très singulier au moment même où je venais d'achever une longue étude sur les piteuses corridas de la rue Pergolèse, à propos du duc de Veragua qui est mon ennemi personnel et que je traîne visiblement dans les ordures.

« J'ai pris aussitôt la résolution de vous écrire, étonné moi-même d'avoir paru vous oublier si longtemps. Ma vie a changé. Je me suis *marié*, sans devenir riche hélas ! et je voudrais vous présenter ma femme...

« Ne croyez-vous pas qu'une femme capable d'épouser Marchenoir doit exciter la plus vive curiosité chez un sceptique de votre encolure ?... »

Quelques jours plus tard, Tailhade allait déjeûner chez le jeune ménage, alors installé 54 rue Dombasle. On y parla d'un certain projet de collaboration, dont nous ignorons les données, et qui fut abandonné assez vite. Bloy dut s'ouvrir de ses ennuis d'argent à son convive qui entretenait des relations d'amitié avec son éditeur Albert Savine.

On verra, par la lettre inédite que nous publions ci-dessous, que les pourparlers ne purent aboutir, et que Marchenoir se trouva assailli par de nouvelles tribulations monétaires.

Monsieur Laurent Tailhade
33, rue de Tournon

E. V.

Mon cher Tailhade,

J'ai vu hier Savine qui refuse.

Il m'a dit en propres termes : « Si j'avais de l'argent je vous en donnerais simplement, sans que l'intervention de Tailhade fût nécessaire ; je vous avancerai une petite somme à la fin du mois, mais je ne veux entrer dans aucune combinaison ».

Je n'avais rien à répliquer. Il ne me doit rien encore, mon livre n'ayant pas été mis en vente et il m'a rendu autrefois trop de services pour que j'aie le droit de me plaindre.

Je veux espérer qu'il se présentera je ne sais quoi d'heureux, car ma situation actuelle est effrayante. J'en suis malade.

Il est inutile que je vous donne un rendez-vous. Je n'aurais à vous dire que ce que vous savez trop.

Je crois profondément à votre amitié, je suis très sûr de vous et je ne puis que vous prier de venir à mon secours aussitôt que vous le pourrez, sans perdre une minute, car cette minute serait peut-être le dernier siècle de ma résignation.

La vie a été bien noire pour moi, mon cher ami. Elle a été d'une rigueur exceptionnelle dont mes plus proches voisins de bagne n'ont pas connu l'intensité effroyable.

Je suis donc aujourd'hui à bout de forces. Je crois encore à l'avenir, mais il ne faut pas que le présent ressemble au passé. J'aurais bientôt fait de crever, je vous assure.

Votre

Léon BLOY.
26 août 1890.

Cette lettre, évidemment très confiante, est du plus grand intérêt pour juger des relations futures entre les deux hommes. La suite des événements devait en effet démontrer que le scepticisme élégant de Tailhade ne pouvait guère s'accommoder de l'amitié impérieuse et quelque peu dévorante du « pèlerin de l'absolu ».

Entre 1890 et 1894, il apparaît que leurs relations durent s'espacer. Quelques réticences, inscrites dans le journal du « Mendiant Ingrat », accusent çà et là des incompatibilités de conception et de caractère. Finalement ils ne se retrouvaient que dans l'amour de la « page écrite », comme en témoignent les lignes suivantes du *Mendiant Ingrat* (24 septembre 1893) :

« Laurent Tailhade, Henry C. et de Groux passent la journée entière chez moi. Tailhade me fait lire, deux fois de suite, *Le Réveil d'Alain Chartier*, ma nouvelle « histoire désobligeante » encore inédite, et je ne sais combien d'autres choses.

« Je n'ai jamais plus joui de sentir ma force et d'agir de façon si certaine sur des intelligences. C'est un bonheur très grand, une véritable ivresse... »

L'opinion d'un lettré comme Laurent Tailhade, connu pour la sévérité de ses jugements, était certainement pour Léon Bloy d'une grande importance. C'est probablement vers la même époque qu'il nous faut situer une deuxième lettre inédite, sans date, où l'auteur du *Désespéré* demande à son ami de lui servir encore d'« éprouvette ».

Lundi 5.

Mon cher ami,

Trois mots en hâte. Je travaille comme un lapicide. N'espérez aucune réponse. J'espère avoir écrit de bonnes pages que je voudrais vous lire.

J'ai besoin de vous comme d'une éprouvette pour vérifier mes effets et pour continuer ensuite avec plus de courage si l'expérience réussit.

Car j'ai des heures de si noire lassitude que je me demande si tout ce que j'écris n'est pas imbécile, et j'ai besoin d'être remonté par un vibrant comme vous.

Venez donc une de ces après-midi, quand vous voudrez et quand vous pourrez, mais non pas demain *mardi*.

Je vous écris surtout pour que vous ne veniez pas demain. J'ai une sotte corvée qui rendrait ma présence chez moi trop problématique.

Votre

Léon BLOY.

Ce fut le 4 avril 1894 qu'éclata la « bombe » — c'est le cas de le dire — qui devait provoquer ultérieurement, entre les deux pamphlétaires, la plus violente des ruptures.

Laurent Tailhade, dînant chez Foyot avec sa maîtresse, avait été assez grièvement blessé par la bombe d'un anarchiste. Il avait même proféré, à cette occasion, un mot, par lequel il désirait absoudre l'auteur de l'attentat, dont il était la principale victime, et qui ne manquait pas de grandeur : « *Qu'importe de vagues humanités, pourvu que le geste soit beau !...* »

Le poète satirique qui avait souffleté la plupart de ses contemporains dans *Au Pays du Mufle*, comptait beaucoup d'ennemis dans la Presse. Aussi les journalistes, Edmond Lepelletier en tête, ne purent s'empêcher de clamer leur joie, à l'annonce de l'accident de Tailhade, et dansèrent la danse du scalp autour de son lit d'hôpital.

Révolté par ce phénomène de lâcheté collective, Léon Bloy, qui disposait à cette époque d'une tribune au *Gil Blas*, où il avait enfin sa vie matérielle assurée, ne put résister au désir de faire lui aussi un « beau geste », et de défendre celui que piétinait avec un si bel ensemble la horde des chacals. Comme il l'écrivit lui-même dans son journal, il était à peu près sûr « d'y perdre son pain », mais il n'en remit pas moins le 10 avril au marbre du *Gil Blas* une prose à la dynamite qui portait pour titre : *L'Hallali du Poète*.

Provoqué en duel par Edmond Lepelletier, désavoué par ses derniers amis, Bloy fut congédié de la rédaction du *Gil Blas* quelques jours plus tard. Enfin, pour couronner le tout, Tailhade lui-même interviewé par Jules Huret à l'Hôpital de la Charité, s'abstint de prononcer le nom du seul écrivain qui s'était jeté à son secours avec une incontestable bravoure.

« Couvert d'une épaisse ignominie », Bloy écrivit sur-le-champ à son ami pour lui demander raison de cet inexplicable silence. Tailhade se déroba, gêné sans doute par cette histoire de duel avorté, dont tous les chroniqueurs profitaient pour éreinter son indésirable défenseur.

C'est alors que Paul-Napoléon Roinard, qui admirait Léon Bloy, et restait un des seuls à lui garder son estime, joua dans la circonstance le rôle du « bon Samaritain ». Il suggéra donc à Bloy d'écrire « une brochure apologétique » pour se défendre, et lui promit de s'employer à lui trouver de l'argent et un éditeur.

Bloy, bondissant sur cette offre inespérée, proposa instantanément le titre suivant : *Léon Bloy devant les Cochons*, et se mit à la besogne. Entre temps, le peintre Henry de Groux harcelait Laurent Tailhade pour obtenir réparation de son silence, et finissait par lui arracher la promesse d'une lettre-préface pour orner le frontispice de l'ouvrage en cours.

Ce fut l'occasion d'une trêve entre les deux polémistes.

Et le 3 juin 1894, l'auteur du *Pal*, oubliant les pugilats des semaines passées, écrivait à Tailhade, cette lettre (inédite) :

Paris, 139 rue d'Alésia
Dimanche matin 3 juin.

Cher ami,

Comme on ne peut vous voir que lorsque vous êtes bombardé de frais, et que j'ignore éperdûment vos domiciles, j'ai prié Rachilde de vous faire passer ce billet que vous jugerez peut-être important.

Après force démarches vaines, j'ai trouvé un éditeur pour *Léon Bloy devant les Cochons*.

Je viens à peine de le dénicher. Il se nomme Chamuel, fonctionne rue de Trévise, 29, vend Papus et quelques autres bouquins de haute lumière.

Ce Chamuel, je crois, m'édite à peu près par force, ayant été vigoureusement pressé par Roinard, qui fut très vaillant pour moi et qui est allé presque jusqu'aux menaces ; puis par Rachilde qui avait je ne sais quelle affaire dans la maison et qui a profité de cet ascendant.

Maintenant c'est votre tour, mon cher Tailhade et je compte beaucoup sur vous.

L'affaire est faite, il est vrai, ou du moins semble faite. Avant-hier, en ma présence et en la présence de Roinard, Chamuel a écrit à son imprimeur, lui annonçant le manuscrit qui devait partir le soir même.

Votre intervention ne serait donc pas pour décider cet homme, mais pour fomenter sa persévérance. Car j'ai lieu de craindre un retour de trac jusqu'au dernier moment. J'ai eu beau exiger de lui qu'il ne montrât les épreuves à personne, comment ne pas prévoir qu'il fera précisément le contraire et qu'alors les cochons se hâteront de le décourager.

Voici donc, Tailhade, la nouvelle preuve d'amitié que je vous demande. Allez rue de Trévise, entre 3 et 6, et, à cause de votre lettre qui doit figurer en tête de la brochure, informez-vous naturellement. Je sais que votre apparition sera d'un effet sûr. Vous sauriez alors dire admirablement à Chamuel combien vous trouvez courageuse et noble son indépendance, son initiative, etc., etc... De manière à lui faire voir et sentir l'ignominie de son attitude au cas où il s'aviserait de revenir sur sa parole et de reculer.

Si vous ne pouvez absolument pas vous transférer rue de Trévise, une lettre forte, dans le même sens, serait encore très bonne, mais combien serait préférable une démarche personnelle ! Vous le sentirez sans doute.

Enfin, mon cher ami, je veux compter sur vous. Ne me refusez pas ce que je vous demande comme une chose juste, nécessaire peut-être, et vraiment si facile.

Je veux croire, bien entendu, que vous êtes complètement rétabli et qu'il me sera bientôt accordé de vous revoir.

Votre
Léon BLOY.

Combien vous seriez aimable de m'informer par un mot que vous avez reçu cette lettre !

Ai-je besoin de vous prier de garder cette lettre pour vous seul ? Vous comprenez qu'il serait dangereux de la montrer avant la mise en vente de la brochure.

Laurent Tailhade donna-t-il suite à la demande de Léon Bloy ? C'est peu probable... Tout ce que nous savons, c'est que la brochure parut chez Chamuel et fut mise en vente le 25 du même mois, le jour de l'assassinat du président Carnot à Lyon par l'anarchiste Caserio.

Le « Mendiant Ingrat » écrivit ce jour-là dans son mémorial :

« La mauvaise fortune est acharnée au point de ne pas reculer devant l'assassinat d'un Président de République, pour me priver d'un succès possible... »

La vente de *Léon Bloy devant les Cochons* fut effectivement un fiasco. A coup sûr la relation de l'affaire du *Gil Blas* n'est pas, à notre avis, parmi les meilleures pages du pamphlétaire, mais il y a dans cette plaquette un magnifique poème en prose « La Lamentation de l'Epée », qu'on peut considérer comme un des morceaux les plus étonnants de la littérature contemporaine.

Quant à Laurent Tailhade, il disparut brusquement de la vie de Bloy, après la publication de cet ouvrage. Cependant la brouille ne devint définitive que l'année suivante, par l'intervention d'un troisième et curieux personnage qui répondait au nom de Bigand-Kaire.

Bigand-Kaire, capitaine au long cours habituellement domicilié à Cancale, était un admirateur fanatique des œuvres de Bloy. Ayant sollicité de rencontrer l'écrivain, il lui proposa d'organiser une « tombola », pour lui permettre de travailler à son nouveau livre, *La Femme Pauvre*.

Parmi les noms des souscripteurs éventuels communiqués par Bloy figurait celui de Tailhade. Mis au courant de l'histoire du *Gil Blas*, l'homme de mer, qui n'avait pas pour habitude de pratiquer l'euphémisme, dut envoyer au poète occitanien une demande de participation d'un tour un peu comminatoire. Tailhade répondit par un mandat-poste de vingt francs et une lettre insolente, où il disait notamment tenir pour une « légende » le plaidoyer que le chroniqueur évincé du *Gil Blas* avait fait publier dans sa brochure. Il ajoutait que c'était pour avoir refusé de se battre en duel, et non pour l'avoir défendu, que Léon Bloy avait perdu sa place.

Cette fois, la mesure était comble. Bloy sauta sur sa plume, et lança sur Tailhade, comme un projectile, une lettre féroce, qui a été publiée *in extenso* dans le *Mendiant Ingrat* (8 mai 1895) et dont voici les fragments essentiels :

« ...Il était naturel que je fusse renié par vous... Cependant, vous auriez pu, lorsque à cause de vous, les plus vils goujats de lettres m'insultaient, murmurer au moins quelques syllabes à l'oreille de l'interviewer. Vous saviez admirablement ce qui se passait et par l'effet de quelles manigances crapuleuses un écrivain pauvre, qui s'était déclaré pour vous, avait été privé de son pain. Ces quelques syllabes que vous jugeâtes compromettantes pour vous, lui eussent été fort utiles, alors... Plus tard, craignant toujours de paraître mon ami, vous vous êtes si parfaitement dérobé qu'une année entière a pu s'écouler sans que je reçusse deux lignes de vous...

« Pour finir, vous écrivez une lettre atroce au seul homme qui ait entrepris de guérir l'effroyable plaie, dont je souffrais à cause de vous, abusant de votre situation de valétudinaire qui empêche cet *homme* de vous châtier.

Cela dépasse la mesure des jean-foutreries, monsieur le torero. Soyez donc restitué à l'estime des « gazetiers qui ont gardé intact le préjugé de l'épée » et recevez l'assurance de mon absolu dégoût.

Léon BLOY.

Le dernier mot restait à Caïn Marchenoir. On conçoit d'ailleurs qu'après une telle épître, toute relation ait à jamais cessé entre les deux écrivains. Chacun s'en fut donc de son côté, pour s'accomplir dans le destin, dont s'accentuaient déjà les divergences. Tailhade, qui avait opté pour les « gazetiers », alla gaspiller dans les salles de rédaction des dons indéniables de lyrique et de poète « aristophanesque ». Quant à celui qui se disait « pèlerin du Saint Tombeau », il s'« engagea » sur la voie royale qui mène à la Lumière, cheminant « en avant de ses pensées en exil, dans une grande colonne de silence ».

Laurent TAILHADE

Th. B.

(1) **Léon Bloy**, Origines, Jeunesse et formation (J. Bollery) Albin Michel 1947.

(2) L. Bloy né à Périgueux en 1846. L. Tailhade, né à Tarbes en 1854.

Défense des Artistes professionnels

Monsieur le Directeur,

Je vous demande exceptionnellement l'hospitalité du Goéland dans le but d'exposer d'une façon nouvelle à l'ensemble des artistes, un problème (qui a déjà fait couler beaucoup d'encre et de salive sans résultat appréciable) et sa solution possible proposée à la Société des artistes professionnels nouvellement fondée (27 Décembre 1949, 9, rue Berryer). Solution qui tend à résoudre effectivement et radicalement la dispute qui oppose les artistes professionnels aux artistes amateurs, chacun pouvant émettre son avis auprès de ses représentants, à la condition toutefois de demeurer dans le sujet traité, et de ne pas s'égarer dans des considérations démagogiques, politiques ou sentimentales comme c'est trop souvent le cas quand ce problème est posé franchement.

Il s'agit de l'actuelle prolifération des salons et des expositions particulières de peintres amateurs-vendeurs, patronnés par de hautes personnalités politiques, voire par des hauts fonctionnaires des Beaux-Arts et des Belles Lettres, trop souvent financés aux frais de la princesse dont nous sommes tous les mécènes obligatoires. Cette prolifération repousse à l'arrière plan et tend à faire disparaître les artistes professionnels qui ne disposent pas des moyens financiers nécessaires à la présentation de leurs œuvres au public, et elle crée parmi ce dernier une confusion délirante qui engendre à son tour une désaffection et un dégoût de plus en plus grands pour toute la peinture.

J'entends bien que presque tous les grands noms de la peinture moderne étaient à l'origine ceux d'amateurs inconnus, et la question du talent et de la liberté d'expression n'est pas ici en cause, je tiens à le préciser franchement. Ce qui est en cause est le fait de savoir si la loi autorise des non professionnels à vendre leurs ouvrages au public sans rien devoir à personne. Autrement dit est-il permis d'exercer publiquement un commerce occasionnel ou régulier en dehors de la profession normalement déclarée et ceci sans autorisation, sans contrôle, sans impôt, sans prestation et sans obligation d'aucune sorte ? *Un médecin, un commerçant, un fonctionnaire, un ouvrier ou même un rentier, assurés d'un revenu ou d'un salaire mensuel dûment déclaré et contrôlé, ont-ils le droit légal d'exposer et de vendre des œuvres d'art au public sans contre partie ? alors que les artistes professionnels sont astreints à déclarer leurs revenus, à payer l'impôt et à cotiser aux caisses d'allocations familiales et bientôt à celles de la sécurité sociale ? Mieux encore : les secours et les achats de l'Etat et de la ville de Paris normalement réservés aux artistes professionnels doivent-ils continuer à aider des amateurs qui n'en ont nul besoin pour vivre ?*

La question est posée en premier lieu à Monsieur le Contrôleur général des Contributions Directes, en second lieu aux hauts fonctionnaires des Beaux-Arts, enfin aux législateurs responsables, aux conseillers municipaux qui contrôlent le fonds de secours de la Ville de Paris, et aux représentants des artistes professionnels, mandatés auprès des pouvoirs publics.

Il faut bien considérer que le fruit de la vente de leurs œuvres est pour les artistes professionnels le seul moyen qu'ils ont de subsister régulièrement au sein de la société actuelle, et quand je dis « subsister » il faudrait lire à présent « agoniser »; alors que les ventes illégales faites par les amateurs s'inscrivent au détriment du budget des premiers, et ne sont qu'un complément frauduleux plus souvent destiné à améliorer l'ordinaire des cigarettes, des apéritifs et des sorties, plutôt que celui des nécessités absolues de la vie quotidienne déjà assuré par leur salaire régulier.

Ainsi chacun demeure libre d'étudier la peinture, la médecine ou la cordonnerie, et chacun est aussi libre je crois d'exercer plusieurs professions ou métiers, mais à la condition expresse de remplir les obligations corporatives et fiscales se rapportant à chaque activité particulière. Les peintres amateurs peuvent donc continuer à exposer et à vendre leurs œuvres publiquement en fonction de la liberté d'expression et d'activité reconnue à chaque citoyen, mais dans leur cas spécial un forfait estimé et imposé par le contrôleur (qui ne reçoit pas leurs déclarations comme il reçoit celles des professionnels) et par un comité de professionnels, limiterait heureusement leurs débordements, redonnerait l'estime à une activité qui est devenue une prostitution nationale et mettrait fin à une fraude et à une injustice flagrantes, dont les artistes professionnels ne méritent pas en particulier d'être les victimes.

La réciproque est évidemment applicable et elle est même rigoureusement appliquée. Car si un artiste professionnel veut exercer un métier ou une profession autre que la sienne, il doit souscrire aux obligations fiscales et sociales de sa nouvelle activité soit qu'il conserve sa première profession, soit qu'il l'abandonne. Le cumul se payant comme le reste et même plus que le reste.

La qualification d'artiste professionnel serait très simplement établie par l'inscription sur la carte d'identité individuelle et confirmée par la production des récépissés de déclaration fiscale et par les reçus des prestations à la S. S. et aux caisses d'A. F. correspondant à la profession déclarée.

Les institutions sociales de l'Etat qui découvrent les artistes pour les enrégimenter, pour les immatriculer et pour les taxer comme les travailleurs et comme les commerçants, doivent aussi réglementer et protéger leur profession au même titre qu'elles réglementent et protègent les professions et les métiers des autres cotisants forcés.

Pour devenir professionnel il suffirait d'une probation exercée pendant cinq années par exemple et qui consisterait en l'exposition sans vente des œuvres du postulant dans un des salons reconnus d'utilité publique, ceci afin de décourager les farceurs, les paresseux et les truqueurs éventuels, et plus simplement, l'inscription comme professionnel par les difficultés d'existence qu'elle entraîne, écarterait automatiquement les hésitants dépourvus de la vocation profonde.

Tout le monde trouverait son compte à l'application de ces règles très simples, l'anarchie qui règne dans notre profession cesserait et tous les talents pourraient librement se produire sans fraude et sans injustice pour quiconque.

En ce qui concerne le contrôle nécessaire, il serait aisément opéré par les associations d'artistes professionnels qui signaleraient au fisc les francs-tireurs occasionnels, avec pour preuve à l'appui l'achat d'une œuvre fait par un huissier assermenté. Une amende professionnelle doublée d'une amende fiscale et le paiement du forfait décourageraient les fraudeurs très efficacement et très rapidement.

En résumé, la question fondamentale qui est posée aux artistes et aux pouvoirs publics est celle-ci : Les artistes amateurs peuvent-ils vendre leurs œuvres sans payer de droits ? Si oui, les artistes professionnels doivent disparaître et devenir eux-mêmes des amateurs pour survivre. Si non les artistes amateurs doivent être réglementés comme n'importe quel professionnel ou commerçant régulier ou d'occasion reconnu pour tel par son action publique.

Dans le premier cas les pouvoirs publics admettraient le principe d'anarchie et celui d'exception dans une société qui a proclamé la liberté et l'égalité pour tous. Dans le second cas ils restaureraient un ordre nécessaire au bien de la communauté. De toute façon il est souhaitable que les artistes intéressés sortent pour une fois du mutisme et de l'apathie qui leur sont coutumiers, et qu'ils fassent connaître leur sentiment aux associations habilitées à les représenter auprès de ces pouvoirs publics, qui prendront, j'ose l'espérer, une décision conforme à la justice, aux lois et à la logique française dont nous nous réclamons si fortement dans le monde.

Le seul obstacle sérieux qui peut faire échec à cette solution idéale, est le nombre infime des professionnels véritables opposé à la multitude des amateurs connus ou inconnus qui peuplent les salons et les galeries de tableaux. Une enquête exacte destinée à contrôler l'identité professionnelle artistique réelle de chacun, réserverait sans doute des surprises tellement considérables que beaucoup de soi-disant artistes professionnels préféreront défendre coûte que coûte l'immunité fiscale des amateurs dont ils sont en secret les représentants parfaitement qualifiés.

J'espère qu'ils me pardonneront cette intrusion dans l'honorable combine qui sert les habiles, et qui élimine les simples et trop honnêtes gens.

Louis CATTIAUX.

Le journal Arts *a bien voulu reproduire et commenter quelques extraits de cet exposé dans son numéro du 27 Janvier 1950, ainsi que dans celui du 14 Avril 1950 et nous l'en remercions volontiers. Il a été communiqué en outre une copie à la revue* « Le Peintre », *au journal* « Combat » *et à l'hebdomadaire* « Les Lettres Françaises » *qui ne semblent pas, à notre connaissance, avoir cru bon de s'intéresser à ce problème épineux.*

Les Prix de Poésie du Goéland

★

Les Prix annuels de Poésie du Goéland seront décernés, pour l'année 1950, à Paris, le 22 Décembre prochain, à la Brasserie Lipp, par son jury habituel : Mme Germaine Beaumont, MM. Léon Bocquet, Yves Nat, Patrice de la Tour du Pin, Maurice Fombeure et Théophile Briant.

Tous les poètes français ainsi que les poètes suisses et belges, âgés de moins de 50 ans, peuvent prendre part à ce concours.

Toutes les formes de prosodie et tous les sujets sont autorisés. Les poèmes en prose sont écartés. Maximum : 250 vers. On peut concourir avec un seul poème, même très court.

Envoyer avant le 15 octobre, deux exemplaires, de préférence dactylographiés, qui seront soumis au Directeur du Goéland, lequel décidera si oui ou non le manuscrit sera appelé à concourir. Les candidats devront donc joindre une enveloppe dûment timbrée qui servira soit pour le renvoi du manuscrit à son auteur, soit pour la réexpédition d'un des exemplaires après le concours, l'autre devant demeurer aux archives du Goéland.

Prix décernés :

Prix du Goéland (10.000 frs), *pour récompenser le meilleur manuscrit.*

Prix Saint-Pol-Roux (5.000 frs), *pour récompenser le meilleur poème.*

Prix Marie Bonheur (3.000 frs), *pour récompenser le poème le plus naïf, le plus sensible et le plus vrai.*

Prix Tristan-Corbière (2.000 frs), *pour un jeune poète.*

Prix Xavier-Briant (1.500 frs), *qui récompensera, cette année, la plus belle prière.*

Prix Germaine-Briant (1.500 frs), *exclusivement réservé à un travailleur manuel.*

Les meilleurs envois seront publiés dans le numéro du Goéland, consacré aux Prix de Poésie.

Les poètes participant à notre concours ne devront jamais avoir eu de recueils édités en librairie.

GRANDEUR D'ÉLÉMIR BOURGES

★

Pour la plupart des vies humaines, leur aventure s'inscrit entre la naissance et la mort. Pour des destinées exceptionnelles, il advient que l'aventure précède la naissance et suit la mort.

Ainsi en est-il d'Elémir Bourges, un des plus admirables écrivains dont s'enorgueillissent les lettres françaises et auquel Raymond Schwab a consacré récemment une étude biographique qui honore autant le disciple que le maître.

Quelle simplicité apparente dans cette existence qui oscilla pourtant sans cesse, des sommets étoilés aux gouffres souterrains. A en lire les traits essentiels, au sens exigé par les états-civils et les passeports, qu'en retient-on ? Quelques lignes : « Né à Manosque le 26 Mars 1852. Mort à Paris le 12 Novembre 1925 ». Entre ces deux dates extrêmes, celle de son mariage le 21 novembre 1883, à Rostocky, résidence d'été des parents de sa fiancée, Mlle Anna Braunerova, de naissance patricienne tchèque ; celle de la naissance de sa fille Sita, en septembre 87 ; celle de la mort de Sita le 28 février 1915.

En tout six changements de résidence. Marseille, la rue Tournefort, la rue du Cardinal Lemoine, le quai d'Orléans, Versailles, la rue du Ranelagh. Un long séjour à Samois dans la forêt de Fontainebleau. Un voyage dans les Pyrénées, l'Espagne ; un autre en Italie, et les rares séjours de famille à Prague et en Belgique.

Comme production littéraire, si l'on excepte les œuvres de début et de tâtonnements : *Jacques d'Aubray, la Haine de Joël Servais, Angélique Pitié* et même *Sous la Hache*, cette existence quasi recluse aura « pour divisions naturelles les dates des trois grands livres : *Le Crépuscule des Dieux*, écrit de 1877 à 1884, *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, écrit de 1884 à 1893 ; *La Nef*, qui absorbe sa vie de 1893 à 1922 ». Et, ajoute Raymond Schwab, « chaque livre a déterminé un mode d'existence : dès la première période, le contenu des jours est déversé dans l'œuvre, mais ils sont menés parmi les hommes de la ville ; à partir de la seconde époque, et l'œuvre et l'homme s'isolent simultanément dans la forêt philosophique ; enfin ce sera le final coup d'état intérieur : Bourges émigre des zones de l'imagination romanesque qui lui paraissent inférieures, vers les dernières altitudes d'une philosophie poétique où plus rien des personnes ne demeure que sous des figures et des paroles mythiques. Quand il rentre dans la cité des vivants, il doit y être à la fois le plus ému des enfants, et *l'un de ces purs qui scandalisent* ».

Mais cette vie discrète dont Elémir a dit lui-même dans sa jeunesse : « Je me suis mis au pied ce boulet d'or, et j'aime mieux mourir de ce métier que vivre des autres », cette vie d'acharnement à l'étude, au travail, au perfectionnement constant de la forme et de la pensée ; à la recherche d'une cime toujours plus haute pour tenter de l'atteindre ; cette vie qui a pour cadre les murs tendus d'andrinople d'un cabinet de travail, entre l'horloge de cuivre, le rayon consacré aux maîtres élus : Euripide, Eschyle, Dante, Hugo, Milton, Balzac, illuminé des reproductions de Michel-Ange (la Sixtine) et des frontons du Parthénon ; cette vie de tous les jours, scandée par les roues du tramway qui mène Elémir Bourges à la Nationale, où il lit *tout*, et le ramène de la Nationale chez lui ; cette vie obscure est intérieurement « l'éclatement de rubis d'une grenade », et comme le fantastique creuset d'expériences prénatales.

Ce sédentaire porte en lui le sang de la femme intrépide : Mlle Chomé, qui, en qualité de lectrice et de demoiselle de compagnie chez les Batthiany, vécut les drames de l'insurrection maggyare de 1847, frôla l'échafaud, visita des condamnés, cacha des poignards dans sa robe, et tendit ses fermes mains de jeune belge, pratique et raisonnable, vers les brasiers de la guerre civile, la corde des potences, et les âcres raisins de la défaite et de l'exil.

On ne peut nier que ces visions d'avant le jour, ces tumultes d'avant l'ouïe, aient imprégné l'être ultra sensible que fut Elémir Bourges, et prédisposé son imagination, en laquelle fleurit l'exceptionnel rameau d'or de *l'émotion esthétique*. Avec de telles influences, perpétuées de surcroît par des récits, des relations, des objets, il est fatal qu'un être *doué* se jette dans la seule turbulence encore permise, en ces derniers jours d'une civilisation menacée, dont il sera l'expression la plus noble, et probablement le dernier symbole ; et que cette turbulence bientôt disciplinée en hautaine sagesse, soit le besoin de créer, de se porter sur d'autres plans, d'exprimer d'autres vies, de brasser d'autres courants.

Mais cette ardeur à se déraciner en se multipliant porte le signe le plus rare : celui de la grandeur. Modeste parmi les hommes, dédaigneux des biens qu'ils acquièrent, plus démuni qu'un moine dans un couvent, et toujours moins soucieux de s'assurer, non pas le superflu, mais le nécessaire, Elémir Bourges est un homme *grand*. Par ce qu'il aime, par ce qu'il conçoit, par sa vision, par son expression, par son style. Aigle effarouché, il s'appuie sans cesse sur l'infini qu'il crée, et se lance sans peur dans un vide souverain. L'éther seul est à sa mesure. Au sein de son époque étriquée par le naturalisme, ou qui se contente, quand elle tente de viser plus haut, des défroques du romantisme, il apparaît comme ces rares et majestueux orages qui, pour se révéler, fendent le ciel. Lui seul peut concevoir le chavirement cyclopéen des dynasties aussi bien que des sentiments, l'écroulement des règnes et la faillite du bonheur ; lui seul peut tendre la chaîne de désastre humain qui va de Charles d'Este à Prométhée, en passant par ce Floris étouffé de l'excès de son amour mué en cachot. Rien de ce qu'il conçoit n'est facile, aisé, quotidien, limité ; et pour se rapprocher des vertiges qui ne cessent de l'entraîner de plus en plus loin, de plus en plus haut, il taille à même sa propre vie, il renonce aux journaux auxquels il apporta quelque temps la lumière quasi insoutenable de ses connaissances ; décide la retraite en forêt, où le sage s'accomplit en lui-même par la méditation et le dépouillement.

Vie égoïste, vie solitaire ? Non point. Tout frémissant d'un besoin d'aimer, refoulé par une mère dépourvue de sensibilité, il se jette dans le gouffre dévorant d'une passion unique et s'y blesse, en vertu de cette fatalité qui condamne le démesuré à s'inscrire dans le quotidien. Mais qu'importe ! De la pierre on peut toujours arracher une étincelle, et ses lettres à sa fiancée, à force d'ardeur et de passion, éveillent cette âme destinée à de plus tranquilles bonheurs. Et puis il aura Sita, il aura ses amis qui, dès le départ dans la vie, reconnaissent en lui un maître et le traitent avec révérence.

Dégagé de Bourget et d'Amédée Pigeon, il va vers Mallarmé, vers Signoret, vers Armand Point, et il se penche sur Monticelli mourant pour lui murmurer les promesses de la postérité. Passionné de musique, tout enchanté de Berlioz, il connaîtra Reyer et Chausson, et, dans sa maison de Samois, vivra la vie la plus complète qui est toute de pensée, de travail, de musique, d'amitié...

Vie exemplaire ! Elémir n'est jamais satisfait de lui-même, et si prompt à chérir, à aider, à conseiller, s'astreint pour lui-même à une discipline de fer. Il s'est forgé son style et le veut meilleur sans cesse. Il n'écrit pas une ligne qui ne soit précédée de mois de lecture, de mise au point, de polissage. Il a la frénésie de la perfection, remet son travail sur le métier non pas vingt fois, mais vingt fois mille fois, refait un livre pour réajuster un chapitre, détruit un chapitre pour équilibrer une ligne. Court-il ainsi à cette stérilité, à cet anéantissement que Balzac et

Elémir BOURGES
(Reprod. Michel Kuenz)

Zola ont indiqués comme l'aboutissement fatal d'un zèle excessif ? Non. Il survole l'abîme. A cette passion du mieux, le mieux répond. La phrase mille fois refaite garde sa fraîcheur exquise, un scintillement de joyau et comme le lustre des larmes. Tout vit, tout frémit, tout chatoie, tout est sonore. Les « Plaisirs de l'Ile Enchantée » dans *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, éblouissent comme éblouit un vitrail ou la traîne d'un paon. Pas une rose n'est fanée, pas une pierrerie n'est éteinte, pas un bouillonnement d'eau vive n'est tari.

C'est que ce romancier, ce penseur, cet érudit, ce philosophe, est poète. La poésie est en lui, née de son cœur autant que de son imagination. La cendre des siècles, l'avidité de connaître (Mallarmé dira de lui tendrement : « Quand Bourges a un moment, il relit l'Encyclopédie »), les milliers d'heures de lecture accumulées ne parviennent pas à ternir ce rayonnement, non plus que les désillusions, ni les douleurs, ni même, il faut le dire, la pauvreté. Bourges, sur son lit de mort, aura la beauté du sage qui s'est accompli humainement, qui meurt sans reproche, et pour qui la mort est le verre d'eau fraîche promis aux grandes lassitudes.

Lui qui s'entoura des visages de ses héros et de ses saints, nous lègue le sien. Je ne crois pas qu'il en soit de mieux désigné pour présider à la vie d'un écrivain, pour peu que celui-ci ne recherche pas le succès facile, les biens de ce monde, la rapidité des suffrages, et la notoriété telle que la prodiguent les journaux. Nous avons tous là un modèle en lequel se retrouvent toutes les valeurs véritables d'un monde condamné demain à périr.

Germaine BEAUMONT.

La Vie d'Elémir Bourges (Raymond Schwab) Stock.

A travers les livres

★

— PANORAMA DE LA LITTÉRATURE BRETONNE, DES ORIGINES A NOS JOURS (Yves-Marie Rudel) *Ecrivains de langue bretonne et de langue française. Imprimerie bretonne 1950.*

Ce n'est pas la première fois qu'on cherche à rassembler les auteurs bretons dans une encyclopédie, mais jusqu'à ce jour, on n'avait pas encore eu l'idée de faire voisiner dans le même ouvrage tous les auteurs d'origine bretonne, qu'ils se soient exprimés en breton ou en français. Voici donc une lacune comblée par cet intéressant « panorama » breton, duquel Yves-Marie Rudel a cru devoir exclure les auteurs qui n'étaient pas bretons par le sang, bien qu'ils aient trouvé leur meilleure source d'inspiration dans notre péninsule. (Saint-Pol-Roux, Vercel, Kellermann et combien d'autres...).

Les premières monographies remontent au XI[e] siècle, où le savant Abélard, de l'abbaye de Saint-Gildas figure près de l'évêque rennais Marbode, grand spécialiste de la symbolique des pierres précieuses.

Dans son tour d'horizon, d'où l'on voit surgir la silhouette de Lesage, de Lamennais et de Renan, Yves-Marie Rudel fait observer que s'il y eut trois chefs de file romantiques, Chateaubriand, Lamartine et Hugo, « la Bretagne est de moitié dans leur apparition, car le premier était de pur sang breton, et le troisième tenait de sa mère nantaise, Sophie Trébuchet, sa versatilité et son imagination échevelée... Selon le mot de Théophile Gautier, Chateaubriand a restauré la cathédrale gothique, rouvert la grande Nature fermée, et inventé la mélancolie moderne ».

Rudel n'oublie pas Tristan Corbière, ni son père, ni Féval, ni Villiers de l'Isle-Adam, malgré l'erreur qu'il commet sur sa date de naissance et la place trop mince, à notre sens qu'il réserve à l'un des plus grands prosateurs du XIX[e] siècle.

Parmi les contemporains, on retrouve avec plaisir une galerie de portraits que nous connaissons de longue date, depuis Jean-Pierre Calloc'h jusqu'à Tanguy Malmanche, et depuis Max Jacob jusqu'à Louis Guilloux. Citons parmi les autres Pierre Guéguen, Alphonse de Chateaubriant, Jean Guéhenno, Jean Merrien, Florian Le Roy, Henry-Jacques, et le groupe du Goëland avec sa constellation de jeunes porte-lyre. On n'en finirait d'ailleurs pas de recenser tous les bretons qui ont contribué à la gloire de notre patrie. Grâces soient donc rendues à Yves-Marie Rudel pour cette précieuse documentation, qui nous apporte une nouvelle preuve de la permanence et de l'originalité de l'« âme bretonne ».

— ONZE HISTOIRES FANTASTIQUES (Guy de Maupassant) *Histoires réunies et présentées par Henri Parisot et ornées de 12 compositions par Aristide Maillaud. Ed. L'Envers du Miroir. Robert Marin.*

L'entreprise de M. Parisot est intéressante, mais nous estimons que le « fantastique » de Maupassant, auteur éminemment réaliste, est loin d'égaler celui d'Hoffmann ou de Poe. Sans méconnaître le grand talent de l'auteur de Boule-de-Suif, nous voyons dans certaines de ces nouvelles un brin de niaiserie. Mettons à part « Le Horla » qui est une manière de chef-d'œuvre, et peut-être « La Nuit », où la hantise du désespoir pourrait préfigurer celle de Kafka. Les deux maîtres-mots de Guy de Maupassant sont le « rien » et le « froid ». Comme Barbusse et Goya, il bute sur le « nada » définitif. « Il n'y a rien ». Nos maîtres-mots sont différents, notre formule aussi. Nous la rappelons à nos lecteurs : « Il y a TOUT ! »

— MADONES POUR CIELS DE LIT (Robert Allard) *La Bête à Dix Cornes.*

Suite de nouvelles consacrées à des filles imaginaires, le tout très salace, avec des illustrations du même goût. On a l'impression que l'auteur, qui d'ailleurs ne manque pas de talent, est un obsédé dans le genre de certains spécialistes, dont les ouvrages se vendent sous les arcades du Palais-Royal.

— ALMANACH DE ST-GERMAIN-DES-PRÉS (Editions de l'Ermite).

St-Germain-des-Prés (avec son nom si parfaitement champêtre) est devenu une sorte de capitale intellectuelle, qui a maintenant son Bottin, je veux dire cet Almanach, où nous voyons grouiller tout le monde artistique et littéraire qui, depuis un quart de siècle, s'agite à l'ombre de son clocher. Jean Follain, André Salmon, Henri Philippon, Jean Marc-Campagne, Marius Richard, qui sont des « autochtones », ont apporté leur contribution à ce guide bleu, bourré d'amusantes références, et terminé par un « gotha » de St-Germain, et un répertoire des fêtes à souhaiter. Qui dira le nombre de poèmes ayant pu germer sous les céramiques de la brasserie Lipp, sous le regard bridé des Deux-Magots, ou sur la terrasse de Flore, au nom mélibéen, qui a vu éclore la « faune » existentialiste ?...

— LETTRES A DES ENFANTS (Lewis Carroll) *Traduction de Jacques Papy, avant-propos de Henri Parisot. Collection Robert Marin.*

Dans ces lettres envoyées à des petites filles, on retrouve la fantaisie de l'auteur d'Alice au Pays des Merveilles. Il y est question de « gelée de queue de rats et de souris beurrées » pour les chats, et Mr Dogson (c'est le véritable nom de Lewis Carroll) est ravi d'être aimé par ses amies enfantines, bien qu'il ajoute « ne pas mériter leur affection ». Une petite fille — semblable sur ce point à bien des adultes — lui écrit pour lui demander des explications sur « La Chasse au Snark ». Et Lewis Carroll lui répond par courrier : « Je crains bien de n'avoir écrit que des absurdités ».

Nous avons noté cette phrase allégorique sur la recherche du bonheur, à propos des cabines de bain :

« Quand les gens sont las de la vie, et qu'ils n'arrivent à trouver le bonheur ni dans les villes ni dans les vivres, ils se précipitent au bord de la mer, afin de voir ce que les cabines de bain pourront faire pour eux ».

Il y a peut-être là toute une philosophie des vacances.

LE LISEUR DES GREVES.

LES MAUDITS

★

Quand ils eurent tout mangé,
Les cailloux, l'herbe et l'ortie,
Le fiel, la cendre, la lie,
Le brouillard et les pavés,
Pour boire, il restait la pluie.

Quand ils eurent tout compté,
L'or, les fourrures, les plumes,
Les bijoux que l'œil allume
Et les velours surannés,
S'en furent, nus dans la brume.

Quand ils eurent tout aimé,
Les saisons, l'enfant malade,
L'épaule du camarade
Et les doux corps épousés,
S'en furent, seuls et maussades.

Quand ils eurent bien lutté
Contre l'air, le vent, l'orage,
Contre le temps, les usages
Et le malheur familier,
Pour repos, mort, ton visage.

Et quand ils furent couchés
Au plus secret de la terre,
Dans le noir, la boue amère,
Et des vers rongeant leurs pieds,
Eurent l'enfer pour salaire.

Catherine FAULN.
(Chanson pour Greco)

Les trésors des vitraux Bretons

★

II. — LES IFFS ET LOUVIGNE-DE-BAIS

Parmi les ateliers de Rennes, Fougères, Vitré et Montfort, particulièrement actifs au XVI[e] siècle, le peu de vitres qui nous restent, a écrit Marcel Aubert (1) est « remarquable par la transparence et la fraîcheur du coloris ». Lorsqu'on arrive, entre Hédé et la route nationale qui conduit à Rennes, au hameau des « Iffs » — presqu'inhabité — on est frappé par l'éclat de la chapelle qui dresse ses ogives et ses flèches dans la solitude des roches moussues et des fougères, au milieu d'un petit cimetière paisible qui eût ravi Déodat de Séverac, et, lorsqu'on pénètre à l'intérieur de cette chapelle, c'est un volcan de tonalités merveilleuses qui *érupte* de toutes les fenêtres aux yeux foudroyés du mendiant de l'admiration, sans parler des douze statues en bois polychromé des douze apôtres... On est bien récompensé de sa longue marche — car aucun véhicule officiel ne conduit à ce sanctuaire, et l'on s'étonne que ces harmonies violentes qui « mettent le cœur dans les prairies du paradis », n'aient subi aucune altération du temps ou de la bêtise « trop humaine ». La maîtresse-vitre de la Passion, au-dessus du maître-autel, nous fait assister, en 22 panneaux, à tout le drame du Fils de l'Homme, et on la déchiffre, du désespoir d'en-bas à la Gloire d'en-Haut. Voici, prédominés par le violet de la robe de « l'adorable Evêque suant le sang » (2) Judas jaune clair recevant les 30 deniers des princes des prêtres ; les blonds cheveux de Madeleine oignant des pieds du « Rabbi » ; la fustigation des vendeurs du temple ; les Rameaux ; la Cène, avec un plat soulevé par un des apôtres, et la terrible bourse rouge et jaune du Prodituer qu'il cache sous la table ; le lavement des pieds de saint Pierre par le Sauveur, qui est agenouillé comme un domestique devant son premier Vicaire ; la comparution devant Anne, Caïphe et Hérode qui portent chacun leurs couvrechiefs distinctifs ; l'Agonie au Jardin des Olives, avec le calice amer sur la montagne ; un très beau couronnement d'épines où les rhamni s'entre-croisent sur la Tête sacrée... Dans les oculi supérieurs, nous assistons au Jugement dernier : en-dessous de l'Empereur des Etats d'Ames, le signifère Michel terrasse le Malin, cependant que les âmes-corps, libérées de la pesanteur, s'ébattent sur les prairies du Bon Pasteur — et, qu'à l'autre pôle — un Satan, qui ressemble à s'y méprendre à Neptune avec son trident, repousse dans la géhenne de petits personnages épouvantés et fort mécontents (3).

Dans les chapelles latérales, les fenêtres basses nous font assister à gauche, à la Nativité où l'*auge* de l'Emmanuel est éclairée par la paille d'or, à une émouvante Circoncision — scène rarement traitée en vitrail — où le « petit garçon plus grand que tous les mondes » (4) gémit à fendre l'âme, soutenu par les sanglots de Marie et le mouchoir de Joseph, malgré l'impeccabilité des vêtements riches de l'Opérateur ; à une ravissante Chandeleur, où la « messagère » au panier de tourterelles ne le cède en beauté qu'à la rutilance du vieillard Siméon à jamais rajeuni ; à la Présentation de Marie au Temple, petite fille rouge-brun qui ascende à ravir les degrés de la « scala » sous les yeux attendris d'un Joachim outre-mer, et à son Couronnement par quatre anges des quatre Premiers Chœurs. L'Annonciation, ponctuée par des « grotesques » et des anges-amours est remarquable par son Gabriel, lys, sceptre et doigt tendus, vêtu d'une robe vert clair et ceinturé d'un cordon de sang frais. Une « adoration des Mages » traditionnelle, suit. A gauche, outre un très curieux Saül foudroyé sur le chemin de Damas, — où l'on aperçoit un personnage soulevant l'étendard de « l'Aigle à deux têtes », et, en haut, Jésus doux et terrible parlant, au-dessus de nébules camaïeux d'anges et d'angelots, à son futur « docteur des nations », — nous avons été particulièrement captivés par le vitrail de la *Chaste Suzanne*, qui s'oppose au vitrail de sainte Barbe de Moncontour par son absence totale de nudité : voici l'innocente de l'Ancienne Alliance, tout en haut, gente bretonne sous un parasol d'or, entourée de deux vierges consolatrices ; dans son bain, avec les deux vieillards qui rôdent comme « les parties honteuses de l'ombre », et essayent de la persuader. Toujours, sous le parasol rayonnant de la pureté, la voilà prise entre la concupiscence écarlate et le bleu sale du mauvais désir, avec sa famille incompréhensive et atterrée. Sur cet autre panneau, accusée, elle est superbe, avec sa robe diaprée et son visage désolé. C'est le petit homme blanc, Daniel, le voyant des désirs « d'en-Haut » qui la justifiera devant le juge de terre... et les deux coupables, couverts de confusion, se confesseront, et recevront l'absolution d'une mort terrible par les hallebardiers terrestres et les piqueurs célestes. L'or et le vermillon dominent cette chatoyante verrière (5), et, tout à côté, un immense Saint Yves à la face douloureuse, écarlate et violet, ouvre la paume de sa dextre pour agréer la supplique-obole du crevant-de-faim, et ferme sa senestre au louis d'or misérable que lui tend le cossu... Dans le croisillon sud de la chapelle des Iffs, outre les fragments d'un arbre de Jessé et des figures de saints très restaurées, une sublime Transfiguration clôt ce bel ensemble : Jésus, blanc comme la neige, encerclé d'auras jaunes et rouges, est assisté de Moïse, le Pape des déserts, avec ses cornes et ses tables de la Loi, et d'Elie l'Immortel joignant des mains carmélites à travers les brillants de son char de feu. En dessous les apôtres se sont bâti trois tentes spirituelles : Pierre, rouge et bleu, est éperdu ; Jean met sa main en visière sur son front pour ne pas être ébloui par le « soleil de justice », et le Majeur à la coquille et au bâton pérégrin, est pétrifié d'admiration. Sur le même vitrail, nous assistons au martyre du Précurseur, et la donatrice — une de Laval, nous assure l'humble curé — est accompagnée de son ange gardien, Raphaël-le-guérisseur, aux ailes de chaude espérance verte, enrobé de violet et de bleu profond. Dans les ajours et le tympan, les anges du « Gloria » déroulent des banderoles, et quatre coelicoles, dont l'un à tête d'oiseau, soutiennent des blasons...

∴

L'Eglise de Louvigné-de-Bais (Ille-et-Vilaine) contient cinq vitraux où les tendances Renaissance sont davantage accusées. Moins violemment colorés que ceux des Iffs, ils rappellent, par l'harmonie et la composition, certains vitraux d'Ile-de-France et de Champagne. La *Transfiguration* du croisillon sud est à peu près disposée comme celle des Iffs. Jean fait le même geste, vêtu d'une robe de soie rose ; Moïse et Elie laissent filtrer un paysage peuplé de fabriques. Sous de somptueux dais rouges à fermoirs d'or, sont les donateurs avec leurs patrons : Saint Georges et saint Louis, douces figures dans une douce lumière. *La Résurrection* est une grandiose composition : Jésus, manteau pourpre flottant, avec son étendard, rayonne de beurre solaire, (Le beurre, d'après la glose patristique, appartient au Paraclet). Huit têtes d'anges, du vermillon le plus passionné, l'entourent, à droite et à gauche, dans une foule de nuages mouton-

La Résurrection
(Louvigné-de-Bais)

neux aux reflets bleuâtres. Ce qui est le plus surprenant, en dehors des petits paysages à tours, parcs, édifices religieux où l'on aperçoit les trois Maries, Longin et Stéphaton, — ce sont les cinq gardiens du tombeau violet, qui voient s'envoler l'Oiseau-aux-cinq-Plaies : l'un laisse presque choir sa grande lance, et ouvre des yeux exorbités, l'autre se protège de son bouclier, ébloui par les torrents de lumière, le troisième, un vieillard barbu, fièrement manteié de carmin, hoche la tête devant le miracle des miracles, cependant que le quatrième a enlevé son casque et menace le *fuyard*, et qu'un cinquième tombe à la renverse irrésistiblement, et s'empêtre dans son appareil militaire.

Au croisillon nord, la *Vie de la Vierge* comporte encore des architectures gothiques. Les deux visages de la Visitation ont été noircis par le temps, et l'*assunta* est une pieuse armoricaine, réjouie par les courtisans célestes. Dans les ajours, trois de ces esprits font de la musique, un organiste, un cistrier et un flûtiste en un concert *orangé*, et l'on aperçoit l'Agneau avec le drapeau-croix entre ses pattes. La *Vie de saint Jean-Baptiste* découvre, comme à Moncontour, la vision de Zacharie avec un ange, et le Saint des saints, bibliquement figuré. On y trouve, en plus, Jean prêchant dans le désert à quelques Esséniens attentifs ; le Baptême de Jésus, et, à côté de la Décollation, Salomé se détournant du « Chef-des-odeurs-suaves » avec une horreur de possédée. Le festin d'Hérode, dans un petit rectangle, est entouré des flammes de l'Enfer, et les deux figures nues aux ajours évoquent les miniatures italiennes d'Attavante et de la bibliothèque de Matthias Corvin. Le chef-d'œuvre de cet ensemble, c'est la *Descente de Jésus aux Enfers* : le Fils de l'Homme, triomphant, a les pieds sur la dalle tumulaire qu'il a déposée et emportée avec lui ; il porte le bâton-croix surmonté d'un joli drapeau, et, central, le Nouvel Adam, nu sous l'étincelant rubis de son manteau de douleur universelle vaincue, visite les citadelles de l'attente silencieuse, et perce la gueule du dragon de la mort de l'âme, or et violet ! Les Patriarches et les Justes de l'Ancien Testament, dont une jouvencelle rousse, joignent leurs mains, de leur prison de désir, et ne prennent pas garde au crocodile vert qui les tourmente, ni au démon-lion rouge, encorné de vert, qui a ouvert une des meurtrières bleu-sombre du « schéol » pour voir ce qui se passe. Il tire la langue en menaçant le Libérateur, en même temps qu'un de ses acolytes sur le toit lève les bras au ciel, c'est le cas de l'écrire ! entouré de fleurs et de fruits, de melons et de citrouilles entrelacés avec la ruse des chevaliers du Mensonge, que garde un daimon en forme de renard. A gauche de Jésus se montre Eve-la-blonde tenant sa pomme et cachant sous une feuille de vigne très en relief sa blessure sexuelle, suivie d'Adam et de quelques autres saints de l'expectation rédemptrice. Des génies antiques soutiennent des colonnes torses à pilastres, et des anges portent des blasons de diverses formes et couleurs où se profile le lion héraldique, pour compléter cet inouï *tableau*. C'est par la *prière du Guetteur* de J.-P. Callo'ch que nous commenterons lyriquement cet appel des âmes captives, et d'un *enfer* à l'insoutenable irrévocabilité, pressentant une Venue inimaginable :

« Quand la nuit sème ses terreurs par [le monde,
Lorsque dorment mes frères dans les [cavernes des tranchées,
Ayez pitié de moi, ouvrez votre âme [à ma demande :
Venez et toute l'ombre à mes côtés [sera clarté.

« Mon Dieu, allégez-moi de mes pé- [chés moisis !
Brûlez, oui, brûlez-moi dans votre [flamme de bonté.
Mon âme irradiera comme un cierge [dans la nuit
Et je serai semblable aux Archanges [de votre armée. (6)

Alain MESSIAEN.

(1) M. Aubert : Le vitrail en France : La Bretagne.
(2) Léon Bloy.
(3) à quelques kms, à Saint-Symphorien (Ille-et-Vilaine), un autre vitrail de la Passion surplombe le maître-autel, plus terne et moins complet.
(4) A. M. Oraisons jaculatoires.
(5) La mystérieuse Eglise de Brou, dans l'Ain, possède aussi un vitrail de la « chaste Suzanne », mais malgré les belles couleurs, il est plus rudimentaire. Un joli livre d'heures d'origine bretonne : **les heures de Marguerite de Clisson,** assimile étrangement Suzanne-la-chaste à la martyre sainte Suzanne. Tout cela est pur et discret : même dans son bain, jamais Suzanne ne se découvre. Comme nous voilà loin du Tintoret, de Rubens et de Van Dyck qui nous montrent la « séduisante » aux formes tendres ou opulentes affolée par la lubricité des deux vieillards.
(6) Trad. d'Armand Robin.

S. O. S.

Beaucoup d'amis lecteurs du **GOELAND** ont négligé de nous adresser leur cotisation pour 1950. Nous les prions instamment de s'acquitter d'urgence de leur dette, car les temps sont très durs, et le problème de la survivance se pose plus impérieux que jamais pour l'oiseau de mer. Rien n'est plus facile que d'envoyer 200 frs de timbres dans une enveloppe. Nous rappelons que nous acceptons les abonnements de secours. **S.O.S. !**

LES REVUES

— **Matines** (Avril 1950) L'ésotérisme dans « la Tempête » de Shakespeare. Ereintement de Paul Claudel par l'abbé Ducaud-Bourget. Admettons que l'auteur de **Tête d'Or** prête le flanc à la critique par sa jactance et son « nombrilisme », mais il est tout de même autre chose qu'« un diffuseur d'hérésies larvées, d'erreurs sinueuses et insinuantes, un semeur de germes d'anarchie, destructeur de toute vie réelle ou profonde... » Que M. Ducaud-Bourget veuille bien relire certains poèmes de **Corona Benignitatis Anni Dei** !

— **La Cassette** (feuillets trimestriels de poésie, dirigés par Robert Sabatier, à Roanne). Beaucoup de signatures intéressantes, parmi lesquelles nous notons Luc Bérimont, Edmond Dune, Paul-Alexis Robic, Charles Tricou, Louis Emié et Yanette Delétang-Tardif. Un effort à suivre.

— **Cahiers de Paris** (N° 49) Poème de Louis Guillaume, dont il nous faut signaler par ailleurs **Ecrit de Babylone**, avec cette incantation de « réincarné » : « **Une femme de ce temps-là — qui renaîtra dans deux mille ans — m'attend dont je connais la voix** ».

— **L'Age Nouveau** (N° 51) 86, rue d'Assas. — Excellente évocation par Anatole Jakowsky de « Belle-Isle, berceau oublié de l'Impressionnisme ».

— **France-Asie** (N° 48) « Anatomistes et Chirurgiens » par Henri Mondor. Un article de Jules-René Thomé sur Gérard Cochet qui a illustré de 257 pointes sèches les **Fables** de La Fontaine.

— **Forces** (Revue internationale des Arts et des Lettres dirigée en Suisse par Jean-Louis Rebetez). « La poétique de Péguy » par Georges Cattaui.

— **La Revue Neuve** (dirigée par le poète Francis Guex Gastambide, qui vient de publier chez Debresse un beau poème qu'il serait injuste de passer sous silence : **Ballast du Soir Perdu**).

— **La Bouteille à la Mer** (1er trimestre 1950). Revue sympathique. Un poème de Jean Cassou. Quelques pages sur les débuts poétiques de Francis Jammes. Critiques d'Hubert Fouras, qui parle à propos d'André Frénaud « du grand complexe de vermine ».

— **Alternances** (Cahiers poétiques et littéraires dirigés par Robert Delahaye à Bayeux, Calvados). Article de Jacques G. Krafft sur le « désaccord entre le public et la poésie ». Poème de Gilbert Socard. Souvenirs de Jean Royère. Un article de Delahaye sur les femmes, où il parle d'Angèle Vannier comme d'une des grandes révélations de notre époque.

LIVRES REÇUS

La Fête Basque (Fernand Mazade) Mercure de France. — **Chant de la Mine** (François Delcourt) La Revue moderne, Paris. — **Monsieur Regret** (Jean Béchade-Labarthe) La Bouteille à la Mer. — **Le Livre des Combats de l'Ame** (Albert Caraco) Ed. de Boccard, Paris. — **Roses de Sable** (Yvonne Pinelli) Le Nœud de Vipères, Paris. Poésies descriptives, mais parfois de qualité avec le pressentiment de l'ésotérisme. — **Le Charmeur de Dol** (Tony Le Montréer) L'Etoile du Bonheur, Dol-de-Bretagne. Intéressante contribution à l'enfance de Chateaubriand. — **La Poésie de la Mer** (Auguste Dupouy) Ariane, 19 rue Racine. Ouvrage de qualité à conseiller à tous ceux que passionne la littérature maritime. Mais citer Voltaire comme poète et surtout comme poète marin est vraiment une gageure. — **Le Grenier sur l'Eau** (Emmanuel Looten). — **Le Cœur à nu** (Anita Chevallier). — **Montée aux Lavandes** (Irène de Mourot). — **Injures graves** (Ryce-Anger). «Parmi les viscosités d'une civilisation abrutie, j'épingle les castrats littéraires et les artistes montés sur cure-dents ». — **Mon Tour de France** (Alfred Landry). A. Landry, Prix Germaine Briant en 1948, est un vieux peintre en bâtiment qui a fait son tour de France, et qui le raconte avec beaucoup de saveur dans ce charmant petit ouvrage. « **Savourons le Berton du pays chinonnais — Qui fait le cerveau libre et la lèvre vermeille...** » — **Poésie brève** (Jean Loisy) Beau poème sur « Gisèle », « **En cet hiver comblé de morts — Vous souvenez-vous de Gisèle — La mort nous tenait corps à corps.** » — **Clarines sur l'Ursuya** (Pierre Espil) préface de François Duhourceau. Ed. Euskadi. Adieu à Francis Jammes : « **C'est le grand promeneur joyeux et jamais las — Avec son béret basque et sa cape de bure...** ». — **Intersignes** (Jeanne Cameau). — **A voix haute** (Bruno) La Tour de Feu. Bruno est un ouvrier métallurgiste de Toulon dont nous avons publié au **Goéland** « La vieille demoiselle ». Nous avons beaucoup aimé son « Ecce Homo » qui est vraiment une chose violente et émouvante : « **Avec le drapeau de son temps — Sur des barricades de morts — Avec les barques de son rêve — Et la mer noyée dans son cœur...** »

Echos des Lettres et des Arts

★

— L'écrivain G.-J. Aubry est mort à Paris, dans son domicile de la rue de l'Abbé Gillet. « La dernière fois que je le vis, nous écrivait son ami Henri Devaux, à la fin d'Avril, il travaillait encore, quoique très malade, à la collation des écrits et des inédits de son ami Valéry Larbaud, dont il projetait de publier les œuvres complètes.

« Mais c'est surtout comme traducteur que son nom restera inoubliable. A côté de ce « Viking à la haute stature, aux gestes mesurés et puissants », Joseph Conrad. Après Heinemann et J.-M. Denland, Aubry se révéla comme un des meilleurs traducteurs de l'auteur du **Nègre du Narcisse,** et fut l'un des premiers à le faire connaître en France. »

G.-J. Aubry consacra également une grande partie de son activité littéraire à deux écrivains qu'il chérissait particulièrement : Villiers de l'Isle-Adam et Jules Laforgue. C'est à lui que nous devons d'avoir pu insérer dans le **Goéland** d'Avril-Mai 1949, quatre lettres inédites de l'auteur des **Complaintes,** qu'il avait commentées avec autant de savoir que de talent.

— Le Jeudi 11 Mai, à la salle Marceau-Chaillot, la compagnie **Visages de France** a donné son dixième concert, consacré à la Bretagne, sous la présidence d'honneur de Guy Ropartz. On a entendu la cantatrice Hélène Bouvier, et le violoniste Jean Perlemuter dans des œuvres de L. Aubert, Jean Cras, Paul Le Flem et Guy Ropartz, et Annie Maurelle a récité des poèmes de Tristan Corbière, Guillevic, Saint-Pol-Roux, Angèle Vannier et Théophile Briant.

— Le 2 Juin, le poète Louis Le Cunff a signé dans une galerie du B d St-Germain son recueil **Aux Cent Routes de Ponant,** qui lui avait valu l'an dernier le Prix du Palais-Royal. L'illustrateur de l'ouvrage, Théo Kerg présentait à cette occasion une exposition de ses œuvres, marquées au coin du plus pur celtisme, et dont quelques-unes (notamment une « Bretonne à la coiffe ») étaient extrêmement remarquables.

— Poursuivant son admirable effort, sous l'impulsion de son animateur Hubert Gignoux, le **Centre Dramatique de l'Ouest** a donné le 6 juin, à la salle du « Paris », à Saint-Malo, une représentation particulièrement émouvante de **l'Echange** de Paul Claudel, avec une distribution de premier ordre.

— Aux Editions Véga, signalons la publication d'un très important ouvrage, auquel Alexandre Rouhier travaillait depuis de longues années. Enrichie de deux de Marcel Nicaud, cette « somme » de connaissances ésotériques porte le titre suivant : « **De l'Architecture Naturelle** ou Rapport de Petrus Talemarianus sur l'établissement, d'après les principes du Tantrisme, du Taoïsme, du Pythagorisme et de la Cabale, d'une « Règle d'Or » servant à la réalisation des lois de l'Harmonie universelle et contribuant à l'accomplissement du Grand Œuvre ». On peut consulter l'ouvrage à la Librairie Véga, 175 Bd Saint-Germain.

— Le Centenaire de Balzac a été célébré à Fougères, le 2 juillet, pour y commémorer plus spécialement le séjour en 1828 de l'auteur de la **Comédie Humaine,** dans la ville féodale, où il écrivit **Les Chouans.** André Billy a fait une conférence très intéressante sur la genèse du roman. Etienne Aubrée a présenté une exposition balzacienne, truffée d'éditions rarissimes, et un drame tiré des **Chouans par Paul** Blanchart a été joué en soirée sur l'admirable théâtre de verdure du château, devant un public enthousiaste, évalué à plus de 4.000 personnes.

— Dans l'impossibilité où nous sommes de rendre compte des innombrables recueils de poèmes que nous avons reçus depuis trois mois, force nous est de signaler simplement à nos lecteurs ceux qui nous ont paru les plus dignes d'intérêt.

Dans la collection poétique dirigée par Pierre Seghers, voici Gaston Puel **(La jamais rencontrée),** Claude Sernet **(Poèmes dus),** Raymond Morineau **(Somnambule de Midi),** Armand Monjo **(Actualités),** Emmanuel Flavia Léopold **(Poèmes)** qui a des accents d'un beau lyrisme, Claude Faux **(Dresser l'Issue),** Keita Fodeba **(Poèmes africains)** qui nous transcrit des incantations de griot, le sorcier nègre, René Berger **(28 Objets prétextes),** qui nous montre successivement l'escalier et le chapeau, l'ongle et l'encrier, l'enveloppe « où les jours se plient en quatre », et le cendrier « où les mégots tièdes écrasent au fond leurs récifs noirs », enfin Hermine Simoncelly **(Le Grand Collège)** qui nous offre quelques histoires tristes « pour petite fille errant chez les Grands », et qui lance à son compagnon de lit, dont toute la nuit elle a cueilli l'haleine, ce charmant distique de réveil : « **Ton regard d'enfant vieux — triste de quitter son ange...** »

Parmi les poètes appartenant plus ou moins à la constellation du **Goéland,** voici Marie Cosse qui a publié à Uzès son **Jardin des Cinéraires,** qui lui avait mérité en 1947 le Prix Madeleine Garnier, et dont les poignantes élégies ont gardé toute leur valeur émotive ; voici Paul Voyle, un des plus vieux amis de l'oiseau de mer, dont le dernier florilège, **A la Vie à la Mort,** contient quelques poèmes qui furent publiés au **Goéland,** et d'autres qui témoignent de la délicatesse de son inspiration et de sa fidélité à la poésie : « **La nuit s'effeuille en froids regards — Encore une côte à gravir — L'horizon hurle ses hasards — Le passé fuit vers l'avenir** ». Enfin voici Kees Mervial avec ses **Bulles de Terre,** (Editions Debresse) dont l'humour n'est pas absent, comme en témoignera ce quatrain « de la Santé » férocement cellulaire : « **Quatre murs. Un lit — Une cruche. Un homme — Attend dans la nuit — Le verre de rhum..** »

Au-delà de la Psychanalyse

Beaucoup de gens s'intéressent à la psychanalyse, dernier mot de la « science psychologique ». Une énorme bibliothèque la représente, ou plutôt les psychanalyses successives.

Qu'apporte-t-elle donc ? On m'excusera, mais je pense qu'elle n'apporte rien, sinon des mots, des étiquettes, de nouvelles classifications, et l'ambition d'innover. Or, si je la compare aux très anciens textes ésotériques, tels que sanscrits, je trouve qu'elle est encore loin du compte.

Tout au moins dira-t-on qu'elle réhabilite bien des choses. Voire : ces choses n'ont jamais été abolies, sauf pour ceux qui ne sentent ni ne comprennent. Et si elle apporte une condamnation, c'est contre une énorme partie des œuvres du XIXe siècle, que leur absurdité avait condamnées d'avance, et dont il ne restera rien. Les « introvertis » (nouveau nom générique donné aux contemplatifs, aux mystiques, à tous les créateurs, du peintre au poète, du rêveur au héros) n'avaient pas besoin de cela.

Oui, de nouveaux mots : l'inconscient, la psyché, la déesse-mère, l'anima-animus. On est même arrivé à retrouver celui-ci : l'âme. Vraiment ? Qui donc l'avait perdue, sinon tous ces « hommes des torrents », très mal situés, contre lesquels Péguy avait tellement crié ?

Ce n'est pas sans raison que les psychanalystes invoquent souvent les très anciens textes, Védas en tête. Ils ont encore beaucoup de chemin à faire. Par exemple, essayer d'expliquer cette contradiction (probablement inexistante en dehors de leur rationalisme) : d'une part une idyosyncrasie proclamée pour certaines des manifestations psychiques, de l'autre ce fameux inconscient universel (il s'agit d'un inanalysable mystère).

Toutefois, la recherche psychanalythique exige une œuvre de solitude opposée au grégaire dont le mythe absurde est devenu une idole.

Il est vrai que réserve est faite expressément en ce qui concerne les vrais créateurs de valeurs psychiques. Revenir à la thèse gnostique italique : hyliques, psychiques et pneumatiques, serait peut-être plus simple ?

L'harmonisation grecque a été plus loin qu'eux. Les qualifications initiatiques n'ont jamais exclu le corps magique qui nous a été offert, fut-il un prétexte à épreuves.

Mais le reproche à faire à l'actuelle psychanalyse est autre : ses représentants sont tous des quasi-officiels, universitaires à situations brillantes. Et ayant exprimé discrètement la condamnation de la **Persona,** ils n'osent pas la proclamer ni la vouloir, ménagers qu'ils sont de toute la monstrueuse et absurde structure sociale qui en découle et qui ne fait que croître en importance. Lorsque thérapeutes (ou psychothérapeutes : mot inutile) ils désirent au contraire, généralement, ramener l'individu à son rythme inhumain.

Quel, par exemple, a osé condamner cet instrument monstrueux, l'Argent, dans sa puissance infernale ? Un Etre, pourtant, a osé le faire ; c'est il y a environ vingt siècles : **Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent.**

Il y a bien d'autres idées-forces néfastes et meurtrières qui tentent de nous dominer, et y arrivent souvent.

Les psychanalystes, en somme, ont encore un long chemin à parcourir. Il est vrai qu'il a été dit aussi : **Cherchez et vous trouverez.**

En vérité, on devrait appeler les psychanalystes : des Chercheurs. Pas davantage.

Henri LAMBERT

Editions de la Colombe
En Souscription jusqu'au 31 Juillet

LES PLUS BEAUX TEXTES SUR LA MER

présentés par Théophile BRIANT

Textes de Conrad, Kellermann, Masefield, Jack London, Edgar Poe, Chateaubriand, Hugo, Baudelaire, Tristan Corbière, Le Braz, Vercel, Marin Marie, etc...

Edition sur Edita 420 frs
Edition numérotée à 250 ex.
Sur Chiffon Johannot 1200 frs

Envoyer les souscriptions à La Colombe, 5, rue Rousselet, Paris. Ch. Post. **3401.66.**

Lettre de la Saint Jean d'Été

★

Mon cher Théophile,

Les feux de la Saint Jean sont à peine éteints sur les collines d'Armorique, et j'ai encore dans les oreilles le vrombissement du jonc (arundo phragmites) sous la bassine des campagnes, sans savoir encore à quelle tradition correspond cette étrange coutume.

Avant de vous parler de l'avalanche d'ouvrages dont vous m'avez gratifié depuis ma dernière lettre, laissez-moi vous transcrire quelques lignes que m'a envoyées Claude Valence, qui continue à suivre assidûment les offices de la chapelle de Picpus :

« **Il faut entendre,** m'écrit-il, **la douceur, l'humilité, la déférence extraordinaires et surnaturelles avec lesquelles la Voix d'Ange qui psalmodie chaque dimanche les répons de la messe, prononce les deux mots « Kyrie Eleison » et surtout le mot « ELEison... » qui s'achève dans la plume, comme un soupir... — pour comprendre jusqu'aux larmes qui viennent au bord des yeux, tout ce que contient d'indicible et de si émouvant ce cri de « Pitié ».**

« **Toute prière, toute supplication authentique venant de notre terre d'exil et de douleur, devrait être prononcée de la sorte. Il y a dans le ton de ce message un tel accent, une telle ferveur, que l'on sent avec évidence qu'il doit être entendu. Il est d'ailleurs, au départ même, davantage du Ciel que de la Terre... et c'est pourquoi on ne peut l'écouter sans tressaillir** ».

Il a raison. Aussi bien ce n'est pas « *Kyrie* », qu'il faudrait écrire, mais comme le disait un jour Yves Nat : « *Criez Eleison !* »

Cette supplication liturgique blasonne d'ailleurs toute notre vie mortelle, et elle est incluse jusques dans les apparences de la joie.

Lisez par exemple *La Millanderie*, le premier roman du poète Marcel Béalu, et dites-moi, mon cher Briant, si vous n'éprouvez pas à la lecture de ce mémorial de l'infortunée Marie Béchu un irréparable serrement de cœur.

Il s'agit de la confession de la fille d'un garde-chasse de la Sologne dont la grand'mère lavait les parquets, et qui nous raconte successivement son enfance solitaire (tous les enfants sont seuls), son « initiation » amoureuse, son « apprentissage de la ville », où elle débarque pour devenir « fille de joie » dans les hôtels et maisons borgnes de la gare St-Lazare, son mariage, après mille péripéties, avec un brave garçon qu'elle n'aime pas, mais qui lui permet de « se ranger des voitures », et de revenir au pays natal, où ils achètent la propriété convoitée de la Millanderie; sa rencontre avec un artiste peintre, intelligent et sensible, Marc Delussay, qui lui révèle enfin le véritable « amour », et la mort tragique de ce dernier, qui, durant l'occupation, a mangé « de la brioche maudite », comme dit votre amie Germaine Beaumont. Marie Béchu, tondue par les résistants sur la place de la Mairie, est transformée en épave, puis finit par rencontrer un ami d'enfance qu'elle avait perdu de vue, et qui reçoit cette nouvelle « confession d'une enfant du siècle ». Et ce sera lui désormais qui tiendra la première et la dernière place dans son cœur.

« **On craignait d'abord que rien n'arrive,** écrit Marcel Béalu, **on s'élançait vers tout. Or voici que tout est arrivé, et c'est toujours comme s'il n'y avait rien eu** ».

Marcel Béalu, qui fut très lié avec Max Jacob, a, comme le vieux maître de St-Benoit-sur-Loire, de réels talents de conteur. On peut regretter qu'il ait parsemé son ouvrage de crudités, dans le désir qu'il avait de faire *tout* dire à son héroïne, même au risque de se voir accuser de « cynisme éhonté ». Remy de Gourmont disait fort justement qu'« il y a des choses qu'il faut avoir le courage de ne pas écrire ».

Ceci dit, on n'en lira pas moins avec un vif intérêt le récit plein de verve de Marie Béchu (née probablement sous le signe zodiacal du Lion) qui, au plus profond de ses dévergondages, conserve la pureté native et naïve d'une fleur des champs. « *Fille de joie*, écrit-elle, *je n'ai jamais cessé de l'être en ce sens que je n'ai jamais cessé d'attendre la joie dans mon esprit et dans ma chair...* » Et dans sa vie à la chaîne de prostituée, elle éprouve à tout instant « *l'ennui, l'immense ennui de ce simulacre qu'est l'acte de la procréation sans amour* ». Son âme n'est donc pas morte, ce qui différencie Marie Béchu de ces créatures « modernes » (de tous les échelons de la société) qui ne sont que du vernis à ongles, et qu'il suffirait de plonger dans un bain d'acétone pour les abolir tout entières.

On peut dire en ce sens que la *Divine*, dont Abel Clarté nous offre l'histoire, et qui est en principe « une jeune fille très bien », est inférieure en qualité à la fille de trottoir que fut Marie Béchu. Il est vrai que ce Grégoire, dont le cœur est déchiré par Divine, appartient à la catégorie des « Mal Aimés », et que l'Eve éternelle, surtout quand elle est séduisante, a pour destin de s'entourer, plus ou moins consciemment, de souffre-douleur. La femme, en général, n'aime pas beaucoup l'amoureux transi, et Grégoire, qui en est un, et qui se rend compte que c'est une des formes les plus cruelles de la Pauvreté, n'ignore pas non plus que « la femme la plus dompteuse d'hommes n'aspire qu'à la rencontre de l'homme qui la domine ». C'est une des plus vieilles lois de la nature humaine, puisque la femme est née pour la blessure. Mais l'homme est loin d'avoir sa subtilité et ses armes, et on peut observer, avec Abel Clarté, que neuf fois sur dix c'est encore la femme qui choisit l'homme. Souvenez-vous, Briant, de Fabre d'Olivet, qui résuma le débat dans cette formule saisissante : « Jouir avant de posséder, tel est le destin de l'Homme ; posséder avant de jouir, tel est le destin de la Femme ».

En somme, cette « Divine » a été fabriquée de toutes pièces par l'imagination d'un sentimental, qui l'avait placée sur le piédestal, dont toute femme désire un jour descendre. N'oubliez pas que la jeune fille, dans la nouvelle d'Abel Clarté, est une élève, donc une fille, spirituelle du musicien Grégoire, et que c'est par le mariage avec un autre que Divine deviendra *humaine*, et que « l'estime du cœur infléchira sa trajectoire jusqu'à rejoindre le désir ».

Dans ce récit qui n'est pas exempt de certaines puérilités, je vous signale une évocation très colorée du Quartier Latin, où se mêlent « la symphonie verte de la Rotonde, le café-crème des fins de mois, le phénol du métro, les bars incendiés de lumière et les zinc où s'accoudent les courtisanes, aux formes moulées dans le satin de Satan ».

« La douleur est un très long moment », conclut Abel Clarté après Oscar Wilde, car c'est hélas ! une histoire qui n'a pas de fin. Divine-la-Légère est à jamais perdue pour Grégoire qui s'en va comme un vaincu de la vie, qui a laissé passer le moment de l'amour.

Notre conception occidentale de l'amour diffère évidemment de celle des orientaux et des habitants du Céleste Empire. Vous le sentirez en relisant le *René Leys* du grand poète Victor Segalen, tout récemment réédité par Plon, où vous lirez la nuit nuptiale, spécifiquement chinoise de l'Empereur et de son épouse. Curieuse aventure que celle de ce jeune colonial, fils d'un grand épicier de Pei-King, qui rencontre Segalen, et qui devient une « ombre portée » de sa volonté secrète. C'est donc sous son impulsion qu'il deviendra policier du palais, amant de l'impératrice, et qu'il assiègera et réussira à vaincre « le cœur impérialement clos, la personne triple et quadruplement enceinte, l'Inexpugnable, la Mère de l'Empire, l'Aïeule des Dix Mille Ages !... » Et tout ce qu'il accomplira, jusqu'à son suicide, lui sera dicté comme un rôle par son étrange « auteur ». Après tout, ne sommes-nous pas toujours plus ou moins des acteurs ?...

⁂

« La vie est un théâtre. Adieu Fanchon... », disait un vieux menuisier taciturne à sa femme, quelques instants avant de mourir.

Vérité profonde. Il suffit, pour s'en rendre compte, de voir le mimétisme qu'exercent la scène et l'écran sur la majorité des spectateurs. Des corrélations profondes existent donc entre le théâtre et la vie sociale, et chaque époque a le théâtre qu'elle mérite.

Gaston Baty, qui vient de publier dans *Rideaux Baissés*, ses souvenirs de metteur en scène, qui remontent à la fondation des Compagnons de la Chimère (dont vous fûtes, mon cher Théo, si j'ai bonne mémoire) reste certainement l'un des seuls de sa génération qui cherchèrent à purifier le théâtre, « à lui infuser une âme nouvelle ». Il se retire aujourd'hui « vaincu par les difficultés professionnelles et matérielles, l'abaissement général de la culture, la désagrégation du public, la souillure par les idéologies et les propagandes... » Aussi Gaston Baty nous dit-il sa résolution de demander désormais aux marionnettes « ce qu'il n'attend plus des hommes ».

Toute la partie du livre intitulée « Le Masque et l'Encensoir », est extrêmement intéressante, par l'historique qu'elle nous donne du théâtre, depuis « les immondices du théâtre romain » jusqu'à l'avènement de « Sire le Mot » (unique élément de la tragédie racinienne) en passant par le drame liturgique, dont l'apparition fut contemporaine de l'église romane.

Comme l'indique très bien Gaston Baty, « c'est la complicité du jansénisme et du cartésianisme qui a produit la tragédie classique — le jardin de Port-Royal remplaçant les collines d'Assise », comme plus tard le « feu de paille du drame romantique » devait être le « triomphe de Joseph Prudhomme ».

Le livre se termine par quelques pages excellentes sur la mission du metteur en scène, auquel il appartient de « restituer à l'œuvre du poète ce qui s'en était perdu, dans le chemin du rêve au manuscrit ». Les mots, si beaux qu'ils soient, nous imposent très vite leurs limites. « C'est alors, écrit encore Baty, qu'intervient la toute-puissante image, qu'elle sorte des mains d'un artiste, ou qu'elle soit figurée sur la scène par le geste du mime ».

Tant de choses ici-bas restent du domaine de l'« incommunicable ». C'est au geste et à l'image que revient le privilège de pouvoir traduire l'indicible.

⁂

Plus encore que l'image, la musique est sans conteste le langage le plus riche et le plus puissant pour traduire les idées et les sensations irréductibles au vocabulaire. Et le rythme est sa clé de voûte. Il est, pour reprendre une expression employée par René Dumesnil dans son livre *Le Rythme musical*, l'« élément mâle de la musique », qu'il faut bien se garder, au surplus, de confondre avec la mesure. A propos du rythme, qui « touche à la physiologie, à la psychologie et à l'esthétique », René Dumesnil est amené à nous parler du leit-motiv, qui fut d'abord chez Monteverde, le retour d'un *timbre* instrumental destiné à caractériser tel personnage (la harpe pour Orphée, le trombone pour Pluton, etc...), et qui devint seulement chez Wagner, par l'intervention du dessin mélodique, un véritable « portrait musical ».

Il existe certainement une correspondance du rythme musical avec chaque époque, et l'étude approfondie de ces « correspondances », dont René Dumesnil nous trace le schéma, serait du plus grand intérêt pour définir les évolutions et révolutions de l'âme des peuples à travers les âges. Souvenez-vous, Théophile, de la valse à 3 temps qui fut le rythme courtois de nos enfances, et comparez-lui la présente tyrannie du rythme binaire. Tout en admettant qu'« aucune contrainte n'est plus pesante que l'exigence d'une pulsation régulière marquée par la basse », René Dumesnil proteste contre cette idée de tyrannie ou de régression, car le « jazz, dit-il, est aussi la syncope, et la combinaison de la syncope et de ce mouvement de balancier implacable donne des effets d'une variété infinie ». J'ai le regret de me trouver en contradiction avec votre ami Dumesnil, car, pour moi, le rythme binaire, qui correspond au nombre 2, est précisément le nombre du désordre, de l'amour brutal et de ce « pas redoublé » qui transforme les hommes en troupeau et les mène, tambour battant, vers les abattoirs. Dans ce rythme lancinant, je dirai même envoûtant, dont nous percevons les échos, dans le néon des « boîtes de nuit », il y a quelque chose de véritablement démoniaque — monotone comme l'enfer, — qui marque l'époque. Nous sommes actuellemeent en plein tam-tam nègroïde, très loin des rythmes délicats et intellectuels, qui enchantèrent nos ancêtres.

« *Au Commencement était le Rythme* », écrit Hans de Bulow. Belle trouvaille d'un chef d'orchestre, qui avait deviné que le Verbe — le Logos des Septante — c'est « le rapport et la proportion ». Nous voilà revenus au Nombre, dont la musique est la transcription sonore. C'est la mystérieuse alliance de l'arithmétique et de la musique. Tout n'est-il pas vibration, et réglé « comme papier à musique » sur l'immense portée des espaces ? Et n'avons-nous pas le pressentiment, quand nous entendons tonner les grandes orgues de Notre-Dame, de ce que pourra représenter, au dernier jour du Monde, la déflagration de la Parole Divine ?...

⁂

Dieu est partout, caché sous d'innombrables pseudonymes. Qu'importe ! Certains comme vous et moi, peuvent avoir le courage de l'appeler par « son nom de baptême ». Et cette espérance, qui fut déposée dans nos cœurs, et qui nous projette dans l'avenir, en dépit des échéances les plus inéluctables, n'est pas autre chose que l'*Attente de Dieu*. C'est le titre qui a été donné à un ouvrage posthume de Simone Weil, édité ces mois derniers par La Colombe, et qui m'apparaît (car il émane d'une « infidèle », qui a voulu rester parmi les Gentils) comme un des plus beaux témoignages d'espérance de notre siècle.

Ce livre capital nous est présenté par un Dominicain, le F. Perrin, qui fut, pendant des années, le « directeur de conscience » (si l'on peut dire) de Simone Weil. Tout au moins c'est à ce moine qu'elle écrivit, lorsque, pendant l'occupation, elle voulut quitter la France, et c'est à lui qu'elle a fait ses confidences les plus importantes. Le livre s'ouvre sur une longue introduction du F. Perrin, qui nous décrit le « curriculum » religieux de cette jeune fille extraordinaire, qui devait mourir, âgée seulement de 34 ans, sans être « munie des Sacrements de l'Eglise ». En effet, cette fille qui était juive de naissance, mais dans le fond de son cœur, antisémite, fut une croyante au vrai sens du mot, mais refusa de s'inscrire parmi les catholiques, par un désir de pureté, j'ajouterai même d'autonomie spirituelle. On trouvera dans ses lettres de longues explications sur son attitude individualiste, et son incapacité de se fondre dans un groupe, si beau soit-il.

Elle écrivait en janvier 1942 :

« **Je ne puis m'empêcher de continuer à me demander si, dans ces temps où une si grande partie de l'humanité est submergée de matérialisme, Dieu ne veut pas qu'il y ait des hommes et des femmes qui se soient donnés à lui et au Christ, et qui pourtant demeurent hors de l'Eglise... En tous cas, lorsque je me représente concrètement et comme une chose qui pourrait être prochaine l'acte par lequel j'entrerais dans l'Eglise, aucune pensée ne me fait plus de peine que celle de me séparer de la masse immense et malheureuse des incroyants...** »

Le désir de Simone était de passer dans les différents milieux humains, en se confondant avec eux (on sait qu'elle travailla, incognito, comme fraiseuse aux Usines Renault pendant 12 mois). Elle se savait placée « à l'intersection du Christianisme et de tout ce qui n'est pas lui », pour mener à lui. Je vous garantis qu'elle peut compter d'ores et déjà sur une telle récolte d'âmes !

Ce qui l'interdisait principalement dans l'Eglise catholique, c'était, non seulement l'inexorabilité de certains de ses dignitaires, mais encore et surtout, le côté « patriotisme et propagande » de cette institution, considérée en tant que chose sociale. Or toute chose sociale appartient plus ou moins au « Prince de ce Monde », pour des raisons trop évidentes, hélas ! d'organisation temporelle. Et le Malin nous a dit lui-même qu'il « s'appelait Légion ».

Il y aurait beaucoup à dire sur ces essais de collectivisation du troupeau des fidèles, sur ce chahut permanent qui règne dans les églises pendant la messe, et qui arrache les meilleurs à leur désir d'élévation et de contemplation. On a pris l'habitude, pour justifier ce sentiment grégaire d'invoquer la parole du Christ : « Quand deux ou trois seront rassemblés, je serai au milieu d'eux ». Mais, justement, il a dit « deux ou trois » et non pas « deux ou trois mille » (Simone le fait remarquer). Pourquoi les clercs donnent-ils parfois une telle extension aux paroles évangéliques, qui se suffisent magnifiquement à elles-mêmes, et qui pèsent comme un diamant à 36 carats ?...

C'est ce qui fait conclure à Simone Weil, dans une de ses lettres, que, « pour que l'attitude actuelle de l'Eglise soit efficace et pénètre vraiment comme un coin dans l'existence sociale, il faudrait qu'elle dise ouvertement qu'elle a changé, ou si elle veut changer... » Malheureusement les changements actuels ne viennent que d'en bas. Or c'est par en haut que la grande mutation devrait s'accomplir. Mais comment ? Ma position de laïc m'obligeant à la réserve, je me bornerai à vous signaler ces ballons d'essai lancés par le Vatican, dont le plus remarquable est une tentative de réconciliation de toutes les assemblées religieuses.

Mais les temps que nous vivons ne réclament pas seulement la révision de certaines positions catholiques, ils exigent encore et surtout des Saints d'un nouveau style, pour la période sans précédent que nous sommes en train de vivre. Dans une des pages les plus hautes de son livre, Simone écrit ceci :

« **Le Monde a besoin de saints qui aient du génie, comme une ville où il y a la peste a besoin de médecins. Là où il y a besoin, il y a obligation** ».

Personne n'a senti comme elle combien la Sainteté d'aujourd'hui devait enfermer de « nouveautés miraculeuses ».

« **Un type nouveau de sainteté,** écrit-elle encore, **c'est un jaillissement, une invention. Toutes proportions gardées, en maintenant chaque chose à son rang, c'est presque l'analogue d'une révélation nouvelle de l'univers et de la destinée humaine** ».

Mon cher Briant, lisez ce livre qui peut servir de guide spirituel non seulement à la « masse des incroyants » mais aussi aux chrétiens comme vous et moi, qui ne sauraient se satisfaire de la routine de certains pasteurs. Certes oui, nous avons besoin d'une nouvelle race apostolique. Et Simone aura été en quelque sorte l'amazone annonciatrice de ces saints de demain, qui n'auront pas d'auréole, qui seront capables de fréquenter alternativement les deux larrons, ou de vivre « incognito » dans la compagnie des « enfants prodigues », en attendant de tirer tout à eux, quand sonnera l'heure H de la Rédemption !

⁂

On ne manquera pas de noter une parenté, — quoique fort éloignée, — entre Simone Weil et Katherine Mansfield, dont Daniel-Rops nous évoque la touchante figure dans ses « Images de Grandeur ». Cette enfant fragile, qui mourut prématurément, au même âge que Simone, avait en soi, comme cette dernière, « quelque chose d'invincible, d'inentamé ». Et Daniel-Rops écrit que Katherine « avait découvert la même loi que Rilke, la nécessité de consentir, d'aimer la vie, toute la vie, et de se donner à elle sans réserve ». Elle aussi se sera donc approchée du « grand secret ».

« **Si je pouvais pousser un seul cri vers Dieu,** écrivait-elle dans son **Journal,** 15 jours avant de mourir, **ce serait : Je veux être REELLE, c'est-à-dire vivre vrai et penser vrai** ».

Elle est d'ailleurs allée jusqu'à dire : « *Je crois que si les artistes étaient vraiment honnêtes et consciencieux, ils sauveraient le Monde* ». Katherine Mansfield repose au cimetière d'Avon. Il n'y a pas de croix sur sa tombe « mais elle avait fait de l'amour toute sa religion, et c'est pour cela qu'elle sera sauvée ». Le dernier mot de son « Journal » : « *Tout est bien* », rejoint la formule du Christianisme : « *Tout ce qui arrive est adorable* ».

Dans le même ouvrage, nous retrouvons des articles de Daniel-Rops, déjà connus, notamment celui où il nous décrit le bel effort accompli par Dom Alexis à l'abbaye de Boquen (près de Jugon) et celui qu'il consacra à l'étonnante figure du pharaon Aménophis IV, « le roi ivre de Dieu ». Tous les chemins mènent à Rome.

Et puisque je vous parle de Daniel-Rops, laissez-moi vous signaler deux ouvrages qui viennent de paraître coup sur coup sur l'auteur de *Jésus en son Temps*. Le premier est plutôt un recueil de « morceaux choisis » où Pierre Arrou, dans une courte présentation, nous indique l'itinéraire suivi par Daniel-Rops (*Toi aussi, Nathanaël*). A proprement parler, Daniel-Rops n'a pas été converti, indique Pierre Arrou, « mais il a quand même récupéré le Trésor ».

Le second ouvrage est une longue étude, peut-être un peu prématurée, de Pierre Dournes sur l'écrivain catholique qui tient aujourd'hui la vedette. Et P. Dournes, citant le livre de Daniel-Rops qui a obtenu le plus fort « tirage » de notre époque, compare son auteur « au miniaturiste qui orna le bréviaire du roi René ».

Dans ce livre fort intéressant (dont le jeune Francis est le dédicataire) j'ai noté quelques pages sur la société présente, où nous n'avons plus avec le prochain que des « rapports de voisinage » (*dixit* Keyserling) et où Daniel-Rops ajoute que la psychologie régnante est celle de « voyageurs de métro ». Il est évident que la conscience collective a fléchi. Comment pourrait-il en être autrement quand le peuple, qui n'est pas si bête, a constamment sous les yeux le cynisme et le gangstérisme des gouvernements et des chefs d'Etat ? Plus nous allons, plus l'« homme de chair » est remplacé par « l'homme-reflet », pour ne pas dire par le « pouce-pied ». C'est pourquoi, il est grand temps, dans les sphères où l'on prétend diriger les âmes de « renverser la vapeur » !

Je ne terminerai pas mon incursion parmi les livres religieux, sans vous conseiller fortement la lecture des *Trois Livres de l'Imitation*, présentés et traduits par O. Sporeys. Selon le traducteur, qui le prouve d'ailleurs par quelques textes, l'auteur inconnu du *Livre de l'Imitation*, « véritable livre de Théognose », aurait été un adepte de la philosophie ésotérique. A coup sûr, on ne peut que regretter l'agnosticisme des clercs, et la perte de la Tradition orale, qui fut la sève même de notre religion aux premiers temps du Christianisme.

Qui se doute, par exemple, dans les milieux chargés de commenter la doctrine, que les trois résurrections opérées par le Christ, correspondent « aux trois périodes de la vie mystique : purificative, contemplative et unitive » ? La fille de Jaïre, qui était une enfant, fut ressuscitée dans sa maison. Le fils de la veuve de Naïm, qui était un adolescent fut ressuscité entre la maison et le sépulcre. Enfin, la troisième et dernière résurrection fut opérée, dans le tombeau sur un adulte. « *En méditant sur cette progression*, ajoute O. Sporeys, *on comprendra qu'il s'agit des trois morts suivies de résurrection, que subit l'âme humaine, au cours de son évolution mystique* ».

⁂

Je pense, mon cher Théophile, que vous avez déjà lu l'excellent bouquin que Claudine Chonez a écrit sur Léon-Paul Fargue. Il n'était pas si facile, croyez-moi, de comprendre ce personnage multiple, « ce routier sentimental » qui voulait être « de tous les bouts » — comme disait ma mère — et qui rêvait « de tout absorber dans une déglutition sublime ».

Fargue était très certainement une éponge de poésie. Mais chez lui la cocasserie, le désir d'épater devinrent assez rapidement un procédé. Bien sûr, rien n'est plus amusant que de l'entendre appeler Vigny « une barre de nouilles en acier fin » ou Lamartine « un fantôme de redingote aux pellicules d'étoiles ». Mais j'aime mieux Fargue, quand il évoque la mort de son père, et que les larmes lui perlent au bord des cils...

« Sans doute, conclut Claudine Chonez, Fargue, trop artiste, manque-t-il de la puissance nécessaire aux suprêmes plongées métaphysiques. « *Le génie*, dit-il lui-même, *est une question de muqueuses, l'art est une question de virgules* ». Il avait les muqueuses et les virgules. Mais justement, les muqueuses suffisent-elles au génie ?... » Léon-Paul Fargue n'en est pas moins un très grand bougre, et je sais que j'y reviendrai souvent, en me rappelant le « piéton de Paris », cloué dans sa chambre par un mal « implaquable », et qui posait sur chaque visiteur son regard voilé de grand-duc.

Je vous remercie de m'avoir envoyé le beau *Poème de la Meuse* de Jules-René Thomé. Thomé est un lyrique d'envergure, et *Le Goéland* peut être fier de lui avoir rendu justice, il y a douze ans.

Avec Nicolas Pirotte, patron du *Marcassin*, le porte-lyre descend le fleuve en trois étapes, de Verdun jusqu'à Charleville, de Nouzonville (sa terre natale) jusqu'à Givet, et de Maestricht à Rotterdam.

Ce triptyque à la gloire de la Meuse, qui est enrichi d'une solide eau-forte de Jean Deville, est d'un mouvement fluvial extraordinaire. Jules-René Thomé a certainement l'étoffe d'un poète épique. En outre il a de la densité, et un vocabulaire qui l'apparentent parfois aux derniers artisans de l'enluminure et du vitrail

Ariel titube et Puck s'endort
Chacun retourne à son calice
Et la prison du maléfice
Est ouverte par la clé d'or.

Dans une charmante collection, Pierre Seghers publie régulièrement des poètes connus et inconnus. Parmi les connus je vous citerai Maurice Fombeure (*Poussière du Silence*), dont j'ai maintes fois proclamé les dons, et qui s'affirme de plus en plus comme un des meilleurs de sa génération. « *A minuit les grillons s'éteignent — la ville se cache dans l'eau...* » Mais ce que je préfère dans tout son recueil, c'est sa « Berceuse », qui est vraiment une chose de toute beauté

Dors ma vermeille
Comme au bord d'un ruisseau
Dors ma merveille
Comme au fond d'un vaisseau
Sous le verseau
Tremblant comme une abeille...

Parmi les inconnus (je parle pour moi) voici Jacques Doucet (*La Vue Seconde*) qui m'a positivement emballé, et à qui vous me permettrez de donner la vedette. Ecoutez *La Nuit quand nous dormons*

L'Océan pour demain révise ses leçons
récite ses oursins recompte ses bateaux
houspille ses poissons et leur dit dépê-
[chons
dépêchons mes enfants la mer se lève tôt...

Voilà de la poésie. Pourquoi ? Parce que Jacques Doucet a de l'humour, et surtout parce qu'il a autant d'esprit que de cœur. Ce n'est pas de la très grande musique, mais c'est charmant comme du Dupérier ou du Francis Poulenc

Sortez le vent vous suit et vous prend par
[le cou
Comme il ferait d'une île en collier de
[mouettes
Comme un phare s'arrête et vous fait les
[yeux doux
Oubliant de tourner pour savoir qui vous
[êtes...

Adieu, mon cher Philothée. Je ne sais pas si l'été sera beau, mais je vous « azure » de toute ma fraternelle affection.

J.-M. de St-I.

Je vous parlerai dans ma prochaine lettre de la monographie d'*André Breton* par Jean-Louis Bédouin, du dernier recueil de Jean de Bosschère *Héritiers de l'Abîme*, et de *Ludovic le Possédé*, très curieux roman de Pierre-Jean Launay.

REFERENCES. — **La Millanderie** (Marcel Béalu) Editions des Deux Rives. — **Divine** (Abel Clarté) Bière, Paris-Bordeaux. — **René Leys** (Victor Segalen) Plon. — **Rideaux Baissés** (Gaston Baty) Bordas. — **Le Rythme Musical** (René Dumesnil) La Colombe, rue Rousselet, Paris. — **Attente de Dieu** (Simone Weil) La Colombe. — **Des Images de Grandeur** (Daniel-Rops) Editions Spes. — **Toi aussi Nathanaël** (Textes de Daniel-Rops, présentés par Pierre Arrou) Plon. — **Daniel-Rops ou le Réalisme de l'Esprit** (Pierre Dournes) Arthème Fayard. — **Les Trois Livres de l'Imitation** (Traduction et présentation par O. Sporeys) Collection Agni. — **Léon-Paul Fargue** (Claudine Chonez) Pierre Seghers. — **Le Poème de la Meuse** (Jules-René Thomé) Edition de La Grive. — **Poussière du Silence** (Maurice Fombeure). — **La Vue Seconde** (Jacques Doucet) Pierre Seghers.

Imprimerie A. Lioriт - Dinard
Dépôt légal : 2e trimestre 1950
Le Dr de la Publication : Th. BRIANT